

Muséum Littéraire.

LES SOIRÉES

DU DOCTEUR

JUSTINIANI

PAR M. GALLUS.

2

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60, (Jardin d'Idalie.)
Et chez tous les Libraires Correspondants du Muséum
en Belgique et à l'Étranger.

LES SOIRÉES

DU

DOCTEUR JUSTINIANI.

LES SOIRÉES

DU

DOCTEUR JUSTINIANI

PAR

M. GALLUS.

2

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60,

(Jardin d'Idalie, 1.)

1852

LES SOIRÉES

DU

DOCTEUR JUSTINIANI.

Plusieurs fois pendant le récit du baron de la Rose, j'avais surpris le comte faisant un geste comme s'il eût voulu l'interrompre, mais il se contint chaque fois. Maintenant, grâce à l'interrogation du baron, le comte eût bien pu faire entendre les paroles que je voyais brûler ses lèvres; néanmoins, il parut faire un effort sur lui-même pour se taire encore, et dit simplement au baron : Mon cher ami, ce que vous venez de raconter m'intéresse bien au delà de votre attente; mais, puisque, comme vous le dites, l'intérêt doit grandir encore, je ne vous dirai mon

opinion qu'à la fin de votre récit. Continuez donc, je vous en supplie, ajouta le comte en souriant, ne nous laissez pas mourir d'impatience, le docteur et moi.

Je regardai attentivement le comte pour découvrir le vrai sens de ces paroles qui me parurent cacher quelque chose, mais le visage du vieillard devint impénétrable.

Le baron, qui ne s'aperçut de rien, s'inclina et poursuivit en ces termes :

— Comme je vous le disais, messieurs, j'étais très-surpris de mon étrange vision, et parfois même je concevais des doutes alarmants sur l'état de mes facultés intellectuelles, c'est-à-dire que j'eus tout bonnement peur de devenir fou, prenant tout cela pour le premier accès; car, malgré les consolations de Gaspar, qui rejetait tout sur le vin, je ne pouvais chasser cette intime conviction que c'était une ivresse trop complète et trop suivie pour n'être pas quelque chose de plus.

Cependant plusieurs jours s'écoulèrent, puis des semaines entières. J'étais occupé depuis le matin jusqu'au soir des affaires et des préparatifs de mon voyage en Amérique, car la fin de mon semestre approchait avec rapidité. Que vous dirai-je? au fur et à mesure que les journées s'écoulaient, était-ce par la force dissolvante du temps, ou grâce à mon caractère avide de nouveauté? mais l'impression de mon aventure fantastique s'affaiblissait insensiblement, de sorte que j'arrivai à ne plus y penser la veille de mon départ.

Comme le port où se trouvait mon vaisseau était éloigné de cinquante à soixante lieues de la ville, je pris une voiture de poste, et je partis vers le soir, après avoir fait les plus tendres adieux à tous mes amis et parents, que je quittais pour un si long voyage.

Tout alla bien au commencement, quand, arrivé au premier relais, je m'aperçus tout à coup qu'il me manquait quelques papiers importants que je me souvins d'avoir oubliés sur la cheminée de mon appartement en ville. Je ne pouvais envoyer personne querir ces lettres, vu que mon domestique, le seul à qui j'eusse pu les confier, était parti la veille avec mes bagages pour le vaisseau. Je me vis donc forcé de retourner moi-même à la ville, et, pour employer le moins de temps possible, je laissai ma voiture à l'hôtellerie, et je demandai au maître de poste, que je connaissais particulièrement et à qui je contai ma mésaventure, de me prêter un des plus vigoureux chevaux de son écurie. Il me servit à souhait, et ordonna qu'on sellât un excellent cheval de race. Quant aux chevaux de poste, le meilleur, disait-il, était une détestable monture. Comme de raison, je le remerciai de mon mieux, je sautai en selle et je repartis. Je rentrai en ville à la nuit tombante. Par bonheur, personne n'avait touché à ma chambre depuis mon départ, de sorte que je retrouvai mes lettres à la même place où je les avais laissées.

Pendant ce temps, la nuit était venue. Inquiet de plus

en plus de tous ces retards, je demandai s'il n'y avait pas un chemin plus court jusqu'au premier relais. Effectivement, on m'en indiqua un de traverse, que je n'avais qu'à suivre tout droit. Je me remis en marche. La lune, à son zénith, éclairait le chemin, dont je distinguais toutes les sinuosités comme en plein jour. Comme j'allais très-vite, je mettais souvent la main dans ma poche, pour m'assurer si je ne perdais pas mes lettres, qui étaient sous enveloppe, quand, à un de ces tâtonnements, mes doigts rencontrèrent un objet d'une autre nature que le vélin.

Machinalement je le tirai de ma poche. C'était une touffe de feuilles sèches et fanées. Certes, la chose n'était pas extraordinaire : j'aimais les fleurs; souvent je les cueillais pendant mes promenades; quelquefois, des dames m'honoraient de leurs bouquets, que je cachais religieusement dans mon sein, où ces pauvres fleurs s'en allaient ordinairement en poudre. Donc, comme je le disais, la chose en elle-même n'avait rien d'extraordinaire; mais, par une transition d'idées fort naturelle, elle me remit en mémoire un autre fait qui me donna beaucoup à penser.

En effet, je me souvins que l'habit que j'avais sur moi était précisément le même que j'avais porté lors de ce fameux souper avec Gaspar, et que je ne l'avais pas revêtu depuis. C'était assez pour mettre en jeu ma volage mémoire, qui me retraça avec une fidélité minutieuse mon étrange aventure d'un bout à l'autre. Je me souvins, comme si c'était d'hier, de ce château mystérieux, de cette ravis-

sante Blanche, et je regrettais vivement que tout cela ne fût qu'un songe provenant plus ou moins de l'ivresse, quand, repassant dans ma mémoire les différents incidents de ma vision, je me souvins tout à coup que les feuilles que j'avais fait tomber des doigts de la statue mystérieuse, je les avais cachées (je parle de mon songe), je les avais cachées, dis-je, dans la poche de ce même habit. J'avais oublié totalement cette circonstance lors de mon réveil au cabaret, de sorte qu'entraîné par le récit de mon aventure, où ces feuilles ne jouèrent aucun rôle, comme vous vous en souvenez, et scandalisé par le dénoûment le plus prosaïque, je n'avais pas eu même l'idée de mettre ma main dans la poche pour y chercher une fleur que je devais n'avoir vue qu'en songe. C'eût été trop fort. Mais maintenant la chose changeait de face, surtout quand, après un examen plus minutieux de la nature de ces feuilles, je les reconnus, non sans trouble, pour des feuilles d'olivier! Or, l'olivier ne croît pas dans nos contrées, et je ne me souvins pas d'en avoir cueilli, ni reçu, ni même vu, si ce n'est peut-être dans des serres! Par mon saint patron! je savais donc comment ces feuilles d'olivier se trouvaient dans ma poche! Or, je me sentis véritablement troublé, non que je prisse cette branche pour le rameau mystérieux, ou que j'ajoutasse la moindre importance à mon aventure fantastique; mais cette nuit tiède et parfumée, éclairée par la lune, ce beau coursier noir qui m'emportait comme le vent... tout cela me rappela si bien cette

autre nuit au clair de lune, cet autre coursier bondissant et fougueux... enfin ces feuilles d'olivier que je me plaisais à douer de tous les prestiges... tout cela me mit dans une situation d'esprit impossible à décrire.

Tout à coup, au détour d'un chemin, j'arrêtai mon cheval d'un mouvement spontané, je tressaillis et je portai ma main à mon front. J'étais entré dans une grande avenue de peupliers! Vous me prendrez pour un fou, messieurs, mais je venais de reconnaître ces lieux! C'étaient les mêmes que ceux de mon étrange vision! Et maintenant ce n'était pas une vision, j'en étais sûr. Je remis mon cheval au pas. Plus de doute, c'étaient ce même chemin boisé, ces mêmes accidents du sol que je reconnaissais à mesure que je les dépassais. Jetant alors un regard effaré derrière moi, je vis avec terreur, à quelques milliers de pas, se dessiner la sombre silhouette d'un immense bâtiment que je reconnus être le château d'Altona. Il est vrai qu'en regardant attentivement et en comparant les lieux, je vis que cet édifice n'était autre que la fabrique de faïence que nous avions visitée avec Gaspar peu après mon étrange vision, quoique nous l'eussions vue du côté tout opposé, de sorte que je n'avais pas aperçu cette avenue de peupliers qui se trouvait derrière le bâtiment. Vue de près, la fabrique n'avait rien du grandiose d'un château chevaleresque, tandis que dans le lointain, comme en ce moment, où je n'en distinguais que la masse, cette masse à travers la brume de la nuit présentait de

de plus en plus les découpures de mon château féerique.

A peine avais-je fait une centaine de pas, occupé que j'étais de regarder en arrière sans me soucier de mon chemin, m'abandonnant à l'instinct de mon admirable monture, que je me vis avec une véritable terreur approcher d'un autre bâtiment, auquel à la première vue je n'accordai aucune attention, quoique je le visse de loin sur ma route, et que je le reconnusse pour une église; mais, quand je me trouvai presque à la portée de cette église, je faillis tomber à la renverse, comme si la foudre eût éclaté sur ma tête. — De même que le château d'Altona, je reconnus l'église! Au surplus, elle était resplendissante de lumières et remplie de monde. Pour le coup, c'était trop fort! je sentis ma raison vaciller, une angoisse inexprimable serra mon cœur; je remis mon cheval au galop pour dépasser au plus vite cette église et ces lieux qui me donnaient le vertige. Je m'approchai donc du temple, que je ne pouvais éviter, et comme malgré moi la terreur me gagnait de plus en plus, je détournai la tête au moment où j'arrivai devant le portail, quand un cri déchirant, un cri suprême, partit du fond de l'église. Mon cheval se cabre et s'arrête comme pétrifié, en dressant l'oreille...

En ce moment, la porte de l'église s'ouvre avec fracas; une belle jeune fille habillée en fiancée, que dis-je! Blanche d'Altona elle-même, que je reconnais trait pour trait, se précipite dehors, en s'écriant : Grâce! grâce! on me

tue! Et, en prononçant ces mots, la jeune fille, dont la vue seule m'eût rendu fou, sans que j'en eusse même aucun souvenir, la jeune fille, dès qu'elle m'aperçoit, s'élance à moi et se cramponne à l'arçon de ma selle. Je la regardais faire avec une stupeur muette, oubliant tout ce qui se passait autour de moi, même le danger que paraissait courir celle qui était l'objet de mon admiration, et qui implorait en vain mon secours.

Heureusement pour moi et pour elle, un accident nouveau me rendit toute ma raison, ou plutôt toute ma folie, car c'est elle qui nous sauva tous deux.

Comme vous le comprenez, messieurs, cette étrange sortie de la fiancée fut suivie d'une grande confusion dans l'église. En effet, plusieurs personnes se précipitèrent pèle-mêle à sa suite, pour la ramener sans doute; mais, voyant tout à coup un homme à cheval à côté de la fugitive, et un homme qui paraissait vouloir la protéger, tout ce monde s'arrêta en me regardant d'un air ébahi.

Au même moment, une voix menaçante éclata dans la foule, qui s'écarta pour laisser passer deux hommes : l'un, écumant de rage, brandissait une épée; l'autre était Gaspar de Wanderberg. Alors, tout ce qu'il y avait d'indécision dans mon esprit, toute la prudence qui s'efforçait de me prouver que j'étais témoin d'un drame de famille qui m'était étranger, tout cela se tut devant la réalité. A la vue de mon ami, un frisson parcourt tous mes membres; l'horrible scène de ma vision, cette Blanche sanglante et

inanimée à mes pieds, ma fuite, mon désespoir, tout cela se présente à ma pensée et me glace d'effroi. N'était-ce point un avertissement du ciel? Arrière! m'écriai-je d'une voix terrible qui fit reculer toute cette foule prète à nous envelopper. Plus d'indécision alors, je jette la jeune fille en travers sur la selle, je donne un coup furieux à mon cheval, qui, comme si on l'eût touché avec du fer rouge, se cabre, renverse plusieurs personnes qui se trouvaient sur mon passage, et, ramassant ses jarrets d'acier, nous emporte comme la flèche, le tout avant qu'on eût songé même à me poursuivre, tant mon action était hardie, inattendue et exécutée avec promptitude.

La jeune fille était évanouie. Quoique mon esprit fût dans une grande agitation, comme vous pouvez le présumer, quoique le galop effréné du cheval, qui m'emportait moi et mon rêve incarné, cette Blanche d'Altona, en chair et en os, quoique cette course à travers champs et au clair de lune prît toutes les allures fantastiques de l'autre, malgré tout cela, le premier moment de stupeur passé, je revins promptement à moi, mais avec une résolution ferme et inébranlable de soustraire à jamais cette jeune fille à toute persécution. J'eus la conviction de mon fait. Comprenez-vous, messieurs, ce sentiment qui donne à l'homme la certitude d'une chose qu'il ne peut ni comprendre ni même admettre, ce sentiment qui nous tient lieu de l'instinct primitif? Eh bien, cette conviction, je l'acquis alors, tandis que j'emportais dans mes bras le

corps presque inanimé de cette belle jeune fille que j'arrachai ainsi à l'autel, aux parents, à l'époux furieux sans doute, sans que j'eusse le moindre droit de faire ce que je faisais. Évidemment la main de Dieu était dans tout ceci.

La jeune fille restait toujours sans connaissance, et, à vrai dire, cela me mettait plus à l'aise, car, si elle fût revenue à elle, je ne sais trop ce que j'eusse eu à lui dire. Pendant ce temps qui me permettait de peser froidement les suites de mon action, j'en repassais toutes les causes dans ma mémoire. L'ivresse étrange dans laquelle, malgré la persuasion de Gaspar, je m'obstinais à voir plus que l'effet ordinaire du vin, dont je n'avais bu que fort peu à vrai dire, cette ivresse devint pour moi une vision prophétique. En effet, pouvais-je nier ce songe devenu une réalité? La situation des lieux, le drame terrible qui allait s'accomplir sans mon intervention (je n'en doutais plus), l'identité de Blanche avec cette jeune fille, enfin l'apparition de Gaspar (apparition dont je me promettais bien d'avoir l'explication un jour), tout cela ne s'était-il accompli que pour me préparer à l'heure où l'ombre prendrait un corps? J'eus donc la conviction intime que non-seulement j'arrachais cette fiancée à un péril imminent, et que j'y étais prédestiné, mais que je devais désormais être son seul soutien, et la préserver à l'avenir de tous les malheurs qui pourraient la menacer. Ainsi, je ne devais songer qu'aux moyens d'accomplir ce devoir nou-

veau et sacré. Mais le lendemain, au point du jour, je devais être à mon vaisseau, et je ne voulais, pour rien au monde, confier cette jeune fille à qui que ce fût, convaincu que j'étais qu'en l'abandonnant je la vouais à un terrible malheur. Je n'avais donc matériellement ni le temps ni les moyens de savoir si je n'exagérais pas le péril qu'elle courait; enfin, et pour vous dire toute la vérité, je me sentais pris d'un amour aussi subit que violent, qui grandissait encore par son côté mystique. Bref, puisque dans quelques heures je devais être à bord, où j'étais maître absolu, je conclus de toutes ces bonnes raisons d'y transporter ma captive et de l'emmener en Amérique. Quant à la suite, je m'en remettais complétement à la Providence pour me disculper aux yeux de ma belle prisonnière.

L'état presque léthargique qui, comme je l'ai vu depuis, était la suite d'une longue maladie et de pénibles et mystérieuses circonstances, cet état léthargique dans lequel se trouvait ma compagne, en m'alarmant sur sa santé, me tranquillisait d'un autre côté; car revenue à elle, la jeune fille aurait pu opposer à ma résolution une résistance d'autant plus légitime, que rien ne m'assurait qu'elle eût eu avant de m'avoir rencontré une vision pareille à la mienne; mais elle ne revint pas à elle durant toute notre course. En arrivant aux premières maisons du village de la poste, je cachai de mon mieux, sous mon manteau, ce dépôt précieux, afin de ne pas éveiller l'attention des

passants. Je fus secondé en ceci par de gros nuages qui, enveloppant la lune, firent une nuit trop sombre pour qu'on pût distinguer les objets. J'atteignis la cour de l'hôtel, où j'avais laissé ma voiture qui m'attendait tout attelée. La jeune fille était plus inanimée que jamais. Profitant donc de l'obscurité et de ce que personne n'était auprès de mon équipage, j'en ouvris la portière, je déposai doucement sur les coussins ma future compagne de voyage, et, me plaçant à côté d'elle, je criai au postillon de toucher, après avoir envoyé un garçon d'écurie dire au maître de poste que je le remerciais de son obligeance, et que j'étais forcé de partir sans le moindre délai.

Soit que cet évanouissement prolongé eût atteint la fin de la crise, soit que le mouvement doux de la voiture, la position tranquille et le rhum avec lequel, faute d'autres médicaments, je frottai les tempes de ma belle évanouie, ranimassent ses forces, à peine roulions-nous depuis cinq minutes, que je la sentis tressaillir, respirer péniblement, et ouvrir les plus beaux yeux du monde, dont je pus admirer la profonde limpidité, grâce aux lanternes de la voiture. Mais, hélas! ce regard, tout flamboyant qu'il était, m'effraya par cela même. Aux premières paroles qui sortirent de ses lèvres brûlantes, ma frayeur se changea en une véritable angoisse : la jeune fille avait le délire! Certes, la fin de la scène dont j'avais été témoin, et à laquelle j'avais pris moi-même une part si active,

pouvait à elle seule occasionner du délire. C'était donc assez naturel; mais ce qui l'était plus encore, c'est que, eussé-je des scrupules de ma hardiesse, ils devaient s'évanouir maintenant devant la nécessité. Abandonnerais-je dans cet état, à des soins ignorants peut-être, cette pauvre enfant, moi qui, désormais ne pouvais rien pour elle, puisqu'il m'était impossible de suspendre mon voyage, même pour une heure, tandis qu'une fois à bord, je la confiais aux soins du médecin de l'équipage, homme d'un grand mérite, et dont j'avais pu apprécier la science nombre de fois? Ces raisons convaincantes, jointes à d'autres plus convaincantes encore, et dont je vous ai parlé, me tranquillisèrent définitivement. Et voilà comment, le lendemain de cette nuit terrible, la jeune comtesse Lucie de Rutler, actuellement baronne de la Rose, ma noble et belle épouse, se trouva dans la cabine d'un bâtiment, faisant voile vers le Nouveau-Monde.

A ces paroles du baron de la Rose, qui me saisirent au point que j'ouvris la bouche sans pouvoir articuler une syllabe; à ces paroles, aussi inattendues qu'incompréhensibles, le vieillard n'y put tenir :

— Ah! s'écria-t-il avec une joie étrange, cette jeune fille, cette fiancée, c'était Lucie? — Oui! c'était moi! mon bon père, dit Lucie en souriant, moi, ce rêve incarné, comme m'a nommée depuis mon mari. — Comprenez-vous quelque chose dans tout cela, Justiniani? me demanda le comte. — Ma foi! cher comte, répondis-je,

vous pouvez être sûr du contraire; mais ce qui me console, du moins, c'est que vous ne paraissez guère comprendre plus que moi. Résignons-nous donc à la foi pure, que la baronne, comme vous vous souvenez, posa en clause principale au commencement de ce récit.

Le comte devint pensif de nouveau. Le baron, enchanté de son triomphe, respecta le silence du vieillard. Après quelques moments écoulés, le comte, qui paraissait poursuivre une idée secrète, releva le front vers le ciel avec un regard indéfinissable; puis, répondant à mes dernières paroles :

— Il est vrai, dit-il, je ne comprends pas tout; mais est-ce que l'homme peut comprendre les voies mystérieuses de la Providence? Continuez, cher baron; vous ne sauriez croire avec quelle impatience j'attends l'éclaircissement d'un mystère bien autrement impénétrable que le premier, ajouta le vieillard en jetant un tendre regard à sa fille.

Le baron sourit à ces mots, sans doute au souvenir de son bonheur, et poursuivit :

— Je comprends, comte, dit-il, l'impatience avec laquelle vous attendez cet autre mystère concernant la vie de votre fille; mais je dois vous avouer, pour ne point tromper votre attente, que ce mystère me paraît loin encore d'avoir son dernier mot, et je crois que, s'il peut être dévoilé complétement, ce n'est qu'ici, sur les lieux mêmes où cet étrange événement a eu lieu. Donc vous

voilà prévenus, messieurs; ne m'en demandez pas plus que je n'en sais moi-même. Je poursuis.

M. Fic, l'excellent médecin de mon équipage, aux soins duquel je confiai ma belle voyageuse, entra chez moi le lendemain avec un visage fort sérieux, et me déclara que la malade avait la fièvre chaude; que cet état, fort alarmant en lui-même, en cachait un autre non moins grave, mais que ce dernier n'était pas du ressort de la médecine. Et comme à cette insertion je regardais Fic avec le plus grand étonnement, il commença à arpenter ma petite chambre avec tous les signes d'une véritable impatience; puis, s'arrêtant tout à coup et me regardant fixement : Ah çà! dit-il enfin, pensez-vous, commandant, qu'on se mette en voyage pour l'Amérique avec une fièvre chaude, sans que ce voyage soit d'une terrible nécessité, et que cette nécessité ait sa cause dans quelque affreux bouleversement moral?

— Je conçois, dis-je... mais... — Ah! c'est fort heureux! interrompit Fic avec un sourire amer. Alors vous comprendrez que si je parviens (ce qui est douteux) à sauver le corps de cette jeune personne, c'est à vous de soigner son âme; car, une fois le délire passé, je m'en lave les mains. Mais je vous préviens d'une chose, c'est que, si vous n'êtes en mesure de tranquilliser complétement cette pauvre enfant, il y aura une rechute, et... elle est perdue! Je l'ai étudiée, malgré son délire : c'est une tête de fer, mais d'une sensibilité effrayante.

Ces paroles de M. Fic me jetèrent dans une véritable perplexité. Pour la première fois je réfléchis sérieusement sur la terrible responsabilité qui pesait sur moi. En vérité, que pouvais-je répondre à cette jeune fille quand elle me demanderait compte de mon inconcevable action? Sans doute j'inventerais, j'inventerais tout ce que m'inspirerait mon cœur et la conviction intime que je la sauvais; mais cela suffirait-il, si elle ne comprenait ni ma conviction ni mon cœur?

Véritablement alarmé par cette idée, je résolus de confier à M. Fic, comme sous le sceau de la confession, une partie de la vérité, pour lui en demander son avis, sans toutefois lui parler de la première aventure, pour ne point lui paraître encore plus malade que ne l'était sa patiente.

M. Fic, après m'avoir écouté dans un morne silence, leva ses deux mains par un geste d'une profonde commisération.

— O jeunesse! jeunesse! dit-il, je te reconnais bien là! Un coup de tête! et quel coup, pardieu! Enlever une jeune personne qui paraît être de la meilleure condition, l'emmener en Amérique *quasi* mourante, et cela sans la connaître le moins du monde, sans l'avoir jamais vue, ignorant même jusqu'à son nom (car vous ignorez son nom, m'avez-vous dit) ! Mais c'est vous qui paraissez être beaucoup plus malade du cerveau qu'elle. Soyez franc, commandant! Si un de vos subalternes eût fait le coup,

qu'auriez-vous dit alors, hein? — Trêve de réprimandes, monsieur Fic! m'écriai-je avec impatience : le mal est fait; il s'agit de le réparer. Et je dois vous avouer d'abord, non que je veuille me disculper, mais pour dire la vérité, que j'ai eu des motifs plus forts que ma volonté... — Ah! si vous avez des motifs, interrompit Fic, c'est à vous d'en tirer parti; mais alors qu'attendez-vous de moi? — Un conseil, cher monsieur Fic! un conseil! car, avec tous ces motifs que je ne puis lui révéler, la jeune personne ne me connaît pas. Que lui dirons-nous, dans le premier moment, quand elle aura repris connaissance?

M. Fic devint pensif pendant quelques moments.

— Puisqu'il en est ainsi, me dit-il en haussant les épaules, il faut tirer le meilleur parti de notre situation. Voyons! vous ne voudriez pas vous séparer d'elle. — Docteur! m'écriai-je, j'ai résolu de faire tout pour le bonheur de cette jeune personne, qui m'est aussi chère et aussi sacrée qu'une sœur. Quant à me séparer d'elle, non, pour rien au monde. — Eh bien! poursuivit-il, voilà ce qu'il faudrait tenter. Avant deux semaines elle ne reviendra pas à elle, ou du moins, elle sera si faible, qu'elle se contentera de ma figure quand je lui dirai que je suis son médecin. Durant ce temps, je tâcherai de conformer mes réponses à ses demandes. Vous, de votre côté, gardez la même réserve en attendant, nous toucherons peut-être à l'île de Madère : là, vous prendrez une femme de chambre; car, si une fois revenue à elle, la

jeune fille s'aperçoit qu'elle est servie par des matelots, vous comprenez que ce serait du plus mauvais effet... Enfin, si vous pouviez relâcher à Madère, c'est ce qu'il y aurait de mieux pour sa convalescence. Quant aux suites, je m'en rapporte à vous! Seulement, n'oubliez pas qu'un seul mot maladroit suffit pour qu'elle nous échappe... Adieu!

En disant ces mots, M. Fic me quitta, et ce qu'il avait prédit arriva.

Le délire, loin de diminuer, augmenta les jours suivants. J'oubliais toutes les craintes que m'inspirait le rétablissement de ma belle prisonnière, et je faisais au ciel les vœux les plus ardents pour qu'il me la conservât, ne fût-ce que pour m'accabler ensuite de tout le poids de son courroux.

Mais j'étais loin d'être au bout de mes terreurs, comme vous allez le voir. Une effroyable tempête nous surprit presque en vue de Madère, et mit en quelques heures le vaisseau dans un état déplorable, ce qui de son côté fit le plus grand bien à notre malade : en effet, il fallait s'arrêter au moins quinze jours pour faire les réparations nécessaires, et c'était tout ce qu'il fallait, me disait Fic, pour amener une crise.

Dès que j'eus rempli les formalités envers le gouverneur de l'île, je me mis en quête d'un logement et d'une servante. En moins de deux heures, je trouvai l'un et l'autre. La maison était une charmante habitation entière-

ment isolée, entourée de tous côtés de cactus, de bananiers et de plantes aussi hautes que nos arbres. Quant à la servante, c'était une bonne créole à qui le docteur donna ses instructions touchant la malade.

Vers le soir, la maison étant mise en état convenable, nous y transportâmes avec les plus grands soins notre malade, qui, fidèle aux prédictions de M. Fic, recouvra enfin la mémoire dès que nous touchâmes la terre ferme. J'installai M. Fic à la maison, et je retournai à bord pour y inspecter les travaux.

Chaque jour je m'informais auprès du docteur de l'état de la malade, qui, après avoir subi enfin une crise favorable, avançait lentement, mais sûrement, vers la guérison. Enfin, le dixième jour, en rendant ma visite accoutumée, je rencontrai M. Fic se promenant dans le jardin avec agitation. Dès qu'il me vit, il s'avança et s'arrêta devant moi en silence.

— Eh bien! monsieur Fic, dis-je alarmé de ce mutisme. — Eh bien! baron, dit-il, j'ai eu une conversation avec la demoiselle. — Ah! m'écriai-je plein d'anxiété. — Et si vous ne m'y aidez, baron, du diable si je m'en tirerai une autre fois... — Voyons, monsieur Fic, racontez-moi tout, sans omettre un seul mot. — Voilà comme la chose s'est passée, répondit-il. Depuis six jours que ma patiente a recouvré sa pleine raison, je m'attendais à un interrogatoire; mais la jeune personne était si faible qu'elle ne pouvait parler.

Heureusement cette riche et vivifiante nature de Madère la pousse vers la guérison plus fortement que ne fait ma médecine, si bien qu'en m'entendant aujourd'hui ouvrir sa porte, elle s'est mise sur son séant, et, me regardant avec attention : Où est mon père, monsieur? me dit-elle. Mademoiselle, lui dis-je, M. votre père est absent pour le moment, et c'est moi qui suis chargé de veiller auprès de vous. Et qui êtes-vous, monsieur? Je suis votre médecin... La jeune fille passa la main sur son front et parut rassembler ses idées. J'étais donc bien malade? dit-elle. Après quelques moments de silence : Ah! oui, oui! je m'en souviens, quel songe affreux! Oui, maintenant je me souviens de tout. Mon père était absent durant ma maladie... mais alors la comtesse, ma tante, doit être ici? madame la comtesse a été forcée de vous quitter pour une affaire importante, et c'est elle qui m'a chargé de ces soins auprès de vous. Quoi! s'écria la jeune fille avec agitation, mon père courrait-il quelque danger? C'est sans doute auprès de lui que s'est rendue ma tante? Ah! monsieur, de grâce, parlez. Rassurez-vous, mademoiselle, M. votre père ne court aucun danger, répondis-je avec le plus grand calme, et ce n'est pas auprès de lui que s'est rendue madame votre tante, quoique j'ignore quelle affaire aussi pressante a pu la forcer de s'éloigner de vous pendant votre maladie. Seulement elle m'a chargé de vous dire en partant de ne point vous alarmer sur le motif de son absence, qui n'a rien de fâcheux ni pour elle ni pour

M. votre père. Ah! Dieu soit loué! Merci, monsieur!... La jeune fille se tut encore pendant quelques moments; puis, regardant avec curiosité autour d'elle : Où suis-je, monsieur? Cet appartement m'est inconnu. Tous ces objets nouveaux que je vois autour de moi, ces plantes que j'aperçois à travers les fenêtres... Et pourtant je me souviens que je suis tombée malade au château. M'aurait-on transportée ailleurs? En effet, mademoiselle, j'ai jugé que la place de cette maison serait plus salutaire que celle de votre château, dont vous n'êtes pas loin au reste, me hâtai-je d'ajouter; quant à ces plantes exotiques, leur exhalaison est une des meilleures médicamentations pour votre maladie. Ainsi, monsieur, vous m'assurez qu'il n'est rien arrivé de fâcheux ni à mon père ni à ma tante? Je vous l'ai déjà dit, mademoiselle, peut-être reviendront-ils bientôt. Je vous rends mille grâces, monsieur; croyez que mon père saura reconnaître tous les soins que vous donnez à sa fille... Et maintenant, monsieur, me serait-il permis de me reposer? Je me sens fatiguée. Non-seulement je vous le permets, mais je vous prescris le repos absolu comme le seul moyen d'atteindre à un prompt rétablissement. Je ne vous ai laissée parler si longtemps que pour mesurer vos forces. Quant à l'avenir, je vous prierais de m'adresser le moins de questions possible, et surtout de vous garder d'une agitation quelconque; car je suis forcé de vous avouer que, quoique je réponde de votre guérison, elle n'est qu'à ce seul prix...

J'oubliais de vous dire, mademoiselle, que j'ai cru nécessaire d'éloigner votre femme de chambre et de placer une garde-malade à moi... une créole, que j'emploie souvent dans les cas où ses soins sont nécessaires à chaque instant. Ainsi ne soyez pas surprise de voir auprès de vous un nouveau visage... Monsieur, je saurai me conformer à vos désirs, dit la jeune fille en inclinant la tête... Sur ce, je m'inclinai à mon tour et je sortis. — Voilà, poursuivit M. Fic, les mensonges que je devais faire, grâce à votre inconcevable action, et cela à l'égard d'une personne qui touche sans doute à l'une des plus nobles maisons de votre patrie... Mais je vous déclare que tous ces mensonges, que j'ai employés comme calmants, je ne les emploierai plus, car tout cela ne peut durer... et une fois son corps guéri, ne me demandez plus rien...

Je voyais le moment terrible approcher, le moment où je devais paraître devant elle et engager une conversation bien autrement difficile que n'avait été celle de M. Fic; mais, comme il n'y avait pas à reculer :

— Merci, monsieur Fic, lui dis-je en serrant sa main, ne me grondez pas; allez! je suis bien plus à plaindre que vous ne pensez, et, quelque chose que j'aie faite, je crois que j'ai dû la faire. Maintenant, j'attends encore un mot. Dites-moi quand la jeune personne sera assez forte pour m'entendre sans que sa santé en coure aucun risque. — Mais... répondit Fic, si cela continue, dans cinq ou six jours, pas avant. — Et... alors, dis-je, il n'y aura pas

de danger, vous m'en répondez? — C'est-à-dire, baron, si vous avez à lui annoncer quelque chose d'effroyable... — Soyez tranquille, docteur! je suis loin de vouloir effrayer cette pauvre enfant, mais il faut que je lui parle ouvertement... — A la bonne heure! — Égayez-la donc, si vous en avez les moyens.

En disant cela M. Fic me tourna le dos et rentra à la maison; moi je retournai à bord, roulant dans ma tête mille phrases les unes plus incohérentes que les autres, avec lesquelles je devais dans quelques jours entamer la conversation avec ma noble prisonnière.

Puisque vous savez déjà, messieurs, que cette noble prisonnière n'était autre que Lucie, vous me permettrez de lui donner ce nom, d'autant plus que je l'ai appris moi-même dans notre première entrevue.

— Tout cela est vraiment merveilleux! me dit tout bas le comte Rutler; qu'en pensez-vous, Justiniani? — Mon cher comte, cela dépasse le merveilleux, c'est magique! répondis-je aussi à voix basse.

La baronne, qui entendit notre aparté, nous dit : Vous n'êtes pas au bout, messieurs, écoutez : c'est moi qui dois parler mystère maintenant, par la bouche de mon mari.

Le baron jeta un charmant sourire à sa femme, épousseta ses manchettes et poursuivit : Le matin du sixième jour, j'entrai chez M. Fic, avec l'assurance sur le front et le trouble dans l'âme, et je lui demandai pour la

vingtième fois si la malade était en état de subir une longue conversation, etc., etc.

— Allez! me dit le brave homme pour toute réponse; il était visiblement vexé de mon outrecuidance. Je m'acheminai donc vers l'appartement de ma prisonnière. Arrivé devant sa porte, je grattai. — Entrez, me répondit-on d'une voix douce et faible.

Mon cœur battait avec violence; je dois vous avouer que j'étais déjà éperdument amoureux de ma prisonnière, et cet amour, joint à la position exceptionnelle dans laquelle j'allais me trouver vis-à-vis de la jeune fille, pouvait bien troubler mon cœur et ma raison. Néanmoins je fis un effort sur moi-même, j'ouvris la porte et je me présentai devant Lucie.

Couchée dans une chaise longue auprès de la fenêtre, et respirant l'air vivifiant de cette riche nature tropicale, Lucie était semblable elle-même à une fleur qui, courbée par l'ouragan, se relève aux doux rayons du soleil.

En m'apercevant, elle rougit.

— Êtes-vous un médecin aussi? dit-elle. — Non, mademoiselle, répondis-je en m'inclinant jusqu'à terre pour cacher mon trouble qui ne pouvait lui échapper; je suis un homme, poursuivis-je, qui vous a voué un dévouement et un respect sans bornes, un homme qui donnerait avec joie tout son sang pour racheter une goutte du vôtre, enfin, si vous me permettez de me qualifier par deux noms sacrés, je suis votre ami et votre frère, sur lequel vous

pouvez compter en tout bien tout honneur. — Mais qui êtes-vous donc alors, monsieur? demanda Lucie avec étonnement. — Je suis Jules de Sainte-Croix, baron de la Rose, capitaine du vaisseau *la Victoire*, frété pour l'Amérique. — Quoi! s'écria-t-elle avec une vive inquiétude, encore un inconnu? Mon médecin ne m'a rien dit de vous, le connaissez-vous? — Certes, mademoiselle; c'est le médecin de mon équipage, et c'est moi qui l'ai placé dans cette maison pour vous soigner nuit et jour.

Un sourire d'une noble fierté anima la figure de ma noble prisonnière.

— Monsieur! je vous rends mille grâces... Mais c'est étrange, murmura Lucie, il paraît que depuis ma maladie tout est devenu mystérieux... — Et c'est justement pour éclaircir partiellement ce mystère, que j'ose me présenter devant vous. Veuillez donc me prêter toute votre attention, mademoiselle. — Monsieur, je vous écoute, dit Lucie avec plus d'inquiétude que de curiosité. — Mademoiselle, dis-je d'une voix fort émue, vous souvient-il de cette nuit où, en appelant au secours, vous vous précipitâtes hors de l'église, au moment où un cavalier amené par un hasard étrange, ou pour mieux dire par la voix impénétrable de la Providence, passait devant la porte de cette église? — Quoi! s'écria Lucie en pâlissant, ce n'était point l'effet du délire! c'était donc vrai? Oh! poursuivit-elle après quelques moments de silence, je me souviens de tout... C'était affreux, et ce n'était point un rêve! Oui, ce

cavalier inconnu était bien un envoyé de la Providence, comme vous dites, monsieur, car à peine avait-il entendu mon appel désespéré qu'il m'arracha à mes persécuteurs et m'enleva sur son cheval, qui nous emporta tous les deux... Par malheur je perdis connaissance en ce moment et ne suis revenue à moi qu'ici... Que fit-il de moi ce cavalier, le savez-vous? — Il vous sauva, mademoiselle, du moins il le croyait alors; quoiqu'il ne vous connût pas personnellement, à votre cri de détresse il crut reconnaître qu'un malheur vous menaçait : n'était-ce pas la vérité? — Oh! oui, un grand malheur! dit Lucie en tressaillant à ce seul souvenir; on voulait me tuer ou me marier, je ne sais trop... car le souvenir de toute cette nuit n'est pour moi qu'un rêve pénible... Mais... le nom de ce chevalier qui m'a si généreusement sauvée, le connaîtriez-vous, monsieur? — C'est moi, mademoiselle, dis-je en m'inclinant. Lucie me jeta un regard profond, mais ne répondit rien. — Et voilà, mademoiselle, poursuivis-je, la première action de l'ami, si vous me croyez digne de ce nom : mais là, selon moi, dans certaines circonstances, se borne la fonction de l'amitié; quant à celui de frère, je tâcherai aussi de ne pas l'avoir invoqué en vain. Il fallait vous soustraire à jamais aux persécuteurs dont vous étiez poursuivie, et c'est au frère seul que revient le droit de la protection... — Monsieur, je ne doute pas de votre loyauté, me répondit Lucie en me jetant un regard clair et digne, et, quoique je ne conteste pas vos droits à

ces titres d'ami et de frère, seulement je voudrais savoir si je suis dans la position de vous regarder comme mon seul appui? n'ai-je pas un protecteur légitime, mon père?...
— Pardonnez-moi, mademoiselle, de ne pas répondre d'abord à cette question; le moment de me questionner viendra malheureusement assez tôt, poursuivis-je; et, si j'appuie sur ces deux titres d'ami et de frère, c'est que je crains que vous ne me les ôtiez l'un et l'autre. Veuillez donc, je vous le demande en grâce, vous rappeler toutes les circonstances qui ont amené cette scène de l'église sans en omettre un seul détail. Je vous jure par le Dieu vivant que ce n'est point une vaine curiosité, mais un motif bien urgent qui me force à vous demander cette marque de confiance, à laquelle je n'ai sans doute aucun droit; mais, d'après vos paroles, je saurai justement si je dois me regarder comme votre seul protecteur, car, pour que je compte sur vos protecteurs légitimes, il faut que l'ombre même d'un danger n'existe plus pour vous. — Eh! monsieur, s'écria Lucie, voilà bien des paroles obscures qui m'alarment de plus en plus, sans que j'y comprenne rien! Mais vous voulez que je vous raconte l'événement de cette nuit terrible, à laquelle vous semblez attacher tant d'importance? Bien! grâce à Dieu, je n'ai rien à cacher même devant un étranger. Mais, par malheur, monsieur, je ne puis vous révéler que des faits; quant à leur cause, je l'ignore. Je ne sais ni pourquoi ni comment, moi, la fille du comte Rutler, je me trouvais dans cette

église, ni même ce qu'on voulait faire de moi... — Quoi! m'écriai-je avec stupeur, ce n'était donc pas un mariage forcé, comme je l'avais présumé d'abord? — En apparence, oui; mais jugez-en vous-même : pouvait-ce être un mariage, quand mon père, qui a seul le droit de disposer de ma main, ne m'a jamais dit un mot d'une alliance quelconque, et que, d'ailleurs, la veille, je crois, de cette nuit terrible, j'étais sur mon lit de mort?—Ah! mon Dieu! dis-je involontairement, c'est presque aussi mystérieux que mon aventure. Mais, dites-moi, mademoiselle, repris-je avec hésitation, avez-vous quelque ennemi... personnel... quelque malheur qui vous menaçât? — Un ennemi! un malheur! fit Lucie au comble de l'étonnement. Quel malheur voulez-vous que je craigne, moi, la fille chérie d'un père que j'aime tant? Quant aux ennemis, vous n'y pensez pas, monsieur; j'ai seize ans à peine, j'ai toujours vécu dans notre château, heureuse et tranquille, ne voyant presque personne, excepté ma bonne tante. — Eh bien, mademoiselle, veuillez me raconter ces faits qui paraissent être si étranges. — Sans doute, vous avez le droit de me questionner, monsieur, dit Lucie; je vais satisfaire votre curiosité autant que je le puis. Écoutez donc. Je vous l'ai dit, j'étais presque mourante; mon père était absent. Ma tante seule veillait auprès de moi. Un soir (je vous dis ces détails, puisque vous désirez tout savoir), je m'étais endormie profondément. Je ne puis dire depuis combien de temps durait ce

sommeil, mais, quand je fus revenue à moi, la première sensation que j'éprouvai était celle du froid et des ténèbres qui m'entouraient. Je me trouvais couchée. Par la suite, je reconnus que ce n'était ni dans ma chambre ni dans mon lit. (Il faut bien que ce ne soit point un rêve affreux, comme je l'avais pensé d'abord, puisque la scène de l'église est vraie. Donc, à peine avais-je repris connaissance, qu'en rouvrant les yeux, je vis, éclairée par un rayon bleuâtre, une figure pâle et effrayante, penchée sur moi, et si près, que je sentis son souffle... Quelques moments s'écoulèrent; j'étais comme fascinée, je ne pouvais faire un mouvement. Ce qu'il y avait de plus affreux pour moi dans cette apparition, c'ést que ce visage blême et atone n'avait point de regard. Ses yeux étaient fermés, et cependant je voyais à l'expression terrible des sentiments qui s'y peignaient tour à tour, que ce visage me regardait et qu'il me voyait par la vue occulte de son âme... Enfin la figure se redressa, étendit vers moi sa main, qui me parut diaphane, et voulut me saisir. A ce geste, à ce contact, une telle frayeur me saisit, que, retrouvant les forces dont je me serais crue incapable, je bondis en poussant un cri de terreur et je me mis à fuir. Alors un autre cri me répondit avec un éclat de rire sinistre, et la chute d'un corps pesant retentit dans les ténèbres. Quant à moi, je fuyais toujours vers un rayon de la lune qui passait à travers une porte. En quelques secondes, j'atteignis la route qui bordait notre château, sans savoir même où je courais. Arri-

vée là, je me laissai choir presque sans connaissance sur un banc de pierre posé à l'autre côté de la route, juste en face du château. Bientôt la fraîcheur et le silence de la nuit me calmèrent au point que je voulus retourner au château. Tout à coup j'entendis le galop des chevaux et le roulement d'une voiture que je vis, quelques moments après, approcher avec la rapidité de l'éclair. Comme j'étais très-faible, j'attendis le moment où elle passait devant moi pour traverser la route. Mais à peine la voiture avait-elle atteint la place où j'étais assise, qu'elle s'arrêta aux cris de ceux qui étaient dedans. Quatre hommes en descendirent et se précipitèrent sur moi comme des furieux en s'écriant : —Ah! nous la tenons enfin! Je poussai un cri de terreur et voulus m'enfuir; mais, avant que je pusse faire un mouvement, je fus enlevée par ces hommes, jetée dans la voiture, dont les stores se baissèrent et dont la portière se referma derrière moi et mes ravisseurs, et nous partîmes comme un trait. J'eusse bien voulu appeler au secours, mais je n'en avais pas la force : cette nouvelle terreur paralysa ma langue; pendant le trajet, qui dura à peu près une heure, mes ravisseurs parlaient à voix basse avec beaucoup d'agitation, mais je n'y compris rien. Soudain la voiture s'arrêta. On m'en fit descendre aussi promptement que j'y étais entrée. Nous étions devant le perron d'un édifice que je ne reconnus pas dans le premier moment; mes ravisseurs m'en firent franchir le seuil : une grande porte s'ouvrit à notre pas-

sage, et, une minute après, je me trouvai au milieu d'une église resplendissante de lumières et remplie de monde. Dès que je parus au milieu de toute cette foule, j'entendis des cris de joie partir d'un côté, des imprécations de l'autre, et un homme d'une figure contractée par la colère s'avança vers moi, saisit ma main, et, me traînant devant un autel que j'aperçus seulement alors, me dit avec un courroux mal déguisé : Ah! mademoiselle, vous avez oublié que c'est moi qui suis votre seigneur et maître! Cette fois-ci, j'espère que vous ne m'échapperez plus! A cet attouchement, à ces paroles, toute ma force me revint avec ma fierté blessée, je dégageai vivement ma main de la sienne, et, reculant d'un pas : Monsieur! m'écriai-je, savez-vous bien à qui vous parlez pour vous être nommé mon maître, ou, le sachant, pour oser le dire? A peine eus-je prononcé ces mots, qu'une confusion étrange commença dans toute cette foule. On se précipitait, on courait de toutes parts en criant : Vous vous êtes trompé, ce n'est pas elle!... Mais mon prétendu seigneur et maître, apparemment le plus aveugle de tous, criait à se rompre la tête pour rétablir le silence, et voulut me saisir de nouveau. Mais moi, profitant de la confusion, je choisis un moment favorable, et je m'élançai hors de l'église en appelant au secours. Vous savez le reste, monsieur, puisque ce chevalier que j'aperçus le premier sur la route, et auquel je me cramponnai par un dernier effort, n'était autre que vous. Brisée par ces trois émotions si terribles, je

perdis connaissance, et je ne suis revenue à moi que dans cette chambre. Voilà tout ce que je sais, monsieur; maintenant, pourriez-vous me dire à votre tour...

Mais moi, à ce récit de ma prisonnière, sentant ma conviction plus forte que jamais à l'égard des dangers qui la menaçaient au sein de sa patrie, dangers inconnus, il est vrai, mais non moins réels, moi, dis-je, à ces mots de Lucie, je joignis les mains, et m'écriai en l'interrompant :

— Ah! je ne m'étais donc pas trompé! cet avertissement, tout surnaturel qu'il était, me fut, je n'en doute plus, envoyé par la Providence! Un malheur quelconque vous eût atteinte, si je vous eusse laissée parmi ces hommes, quoique je ne comprenne guère comment la scène de l'église se rattache avec le commencement de votre récit, à moins qu'elle ne soit un de ces quiproquo incompréhensibles où l'on prend une personne pour une autre. L'avenir en décidera, et maintenant, que Dieu soit mon juge! je crois avoir bien agi. — De quel avertissement surnaturel parlez-vous, monsieur? quel danger peut me menacer au sein de ma famille? et qu'avez-vous fait, comment dois-je comprendre ces étranges paroles?

Le moment critique était venu pour dire à Lucie où elle était et où elle allait. Je m'armai d'un courage surhumain, car je n'avais d'autres armes loyales que la persuasion : Mademoiselle, dis-je d'une voix tremblante d'émotion, j'attends tout votre courroux, et j'en suis bien malheureux, croyez-moi; mais, puisque tôt ou tard je

vous dois la vérité, il vaut mieux que je vous la dise aujourd'hui que demain. J'ai eu l'honneur de vous annoncer que j'étais capitaine d'un vaisseau destiné à faire voile vers l'Amérique. La veille du jour où je devais appareiller, je me suis trouvé, comme vous savez, à la porte de cette église où vous aviez été entraînée par violence; je vous ai arrachée des mains de vos persécuteurs; mais, comme je ne pouvais m'arrêter pour vous donner des soins dans votre évanouissement, comme je ne pouvais non plus vous laisser sur la grande route et vous confier à des mains étrangères, et cela par une raison que vous connaîtrez plus tard; enfin, ne sachant ni qui vous étiez, ni qui étaient vos persécuteurs, je vous ai conduite, cette nuit même, à bord de mon vaisseau, et je vous ai confiée aux soins de notre médecin... Un quart d'heure après, nous avons fait voile...

—Ah! mon Dieu! s'écria Lucie en se redressant debout par un mouvement spontané, je ne suis donc plus chez moi? Le médecin m'a-t-il trompée? Parlez, monsieur. — Vous serez toujours chez vous partout où vous serez, mademoiselle. Vous avez changé de place, mais non de droits. — Ah! interrompit Lucie, et un effroi indéfinissable se peignit sur sa figure, non, ce serait trop affreux! c'est impossible! Ces plantes exotiques, ces cactus, ces bananiers?... J'ai peur de vous comprendre, monsieur. Je me trompe! dites-moi, monsieur, que je me trompe, dites-le-moi, je vous en conjure! Je suis près de mon

père, près de notre château, n'est-ce pas; ô monsieur? Au nom de Dieu! répétez-moi que je me trompe! Où suis-je? où suis je? — Mademoiselle, soyez assez courageuse pour m'entendre... il le faut... soyez forte! Vous êtes dans l'île de Madère, répondis-je d'une voix à peine intelligible et n'osant la regarder. Le trajet, dont vous ne pouvez vous souvenir, s'est accompli pendant votre maladie. Quant aux paroles du médecin, il devait bien vous ménager jusqu'au jour où vous deviez entendre la vérité. — Mon père! mon père! ne put que prononcer Lucie, et elle tomba comme foudroyée par ces paroles.

A ce cri suprême, à cette douleur si légitime, je n'eus rien à répondre; je dus me taire.

Quelques minutes s'écoulèrent. Je ne pouvais proférer une seule parole; je me faisais assez de reproches pour les précédentes qui avaient tué Lucie. Soudain, et contre toute mon attente, je vis ses yeux se ranimer, ses joues se couvrir d'un vif incarnat; elle releva enfin la tête, et, fixant sur moi un regard fier et calme : Et maintenant, monsieur, dit-elle, que prétendez-vous faire de moi, après cet acte inouï de votre étrange protection?

— Mademoiselle, répondis-je, en rassemblant tout mon courage pour lui porter le coup décisif, demain nous partons pour Rio-Janeiro, et c'est pour cela que, ne pouvant plus longtemps différer ces pénibles révélations, j'ai osé me présenter devant vous. — Eh quoi! monsieur, vous prétendez m'emmener en Amérique? C'est bien assez de

m'avoir conduite à l'île de Madère! Ne puis-je donc réclamer l'autorité du pays et me faire renvoyer dans ma patrie?—Y pensez-vous, mademoiselle! Vous, une étrangère, ne connaissant pas la langue du pays, à peine rétablie d'une cruelle maladie; vous, une jeune fille sans expérience... que je vous laisse seule ici, quand je dois repartir demain! quand j'ai juré à Dieu de veiller sur vous comme sur ma propre sœur! quand je crains pour vous de grands malheurs si je vous quitte. Oh! c'est impossible! — Ah! vous êtes cruel, monsieur, dit Lucie brisée... et, quoique vous m'ayez sauvée, dites-vous, vous vous êtes arrogé un droit bien téméraire. Il n'y a donc pas moyen de me soustraire à cette violence inouïe? — Si, il y en a un, répondis-je tranquillement, c'est de passer sur mon corps; mais, moi vivant, je ne me séparerai de vous qu'au moment où je serai sûr que vous n'aurez plus rien à craindre. Je prends Dieu à témoin de ma parole comme de ma loyauté.—Mais qu'aurais-je à craindre, monsieur, surtout si j'étais dans ma famille? Expliquez-vous enfin, car Dieu m'est témoin, je ne comprends rien à votre conduite. — Eh! le sais-je? C'est justement votre famille que je ne connais guère, et que je crains le plus, m'écriai-je involontairement. — Douteriez-vous de mon père, par exemple? dit Lucie avec hauteur. — Je doute d'une seule chose, répondis-je tristement, c'est que vous me pardonniez jamais ma conduite envers vous, quoiqu'elle ait été guidée par de bien graves motifs et par une volonté plus

forte que ma raison...— Mais je suis donc votre prisonnière! s'écria-t-elle avec désespoir.

A ces paroles, ses yeux se remplirent de larmes. A la vue de ces larmes, tout mon courage m'abandonna; je détournai la tête pour cacher l'émotion qui me gagnait. Lucie, qui s'en aperçut, joignit les mains, et, se tournant vers moi :

— Est-ce là la récompense que vous vous êtes donnée, monsieur? dit-elle! est-ce par l'esclavage qu'on doit payer son sauveur, et le sentiment de la reconnaissance que j'aurais porté dans mon cœur pour votre loyale action vous paraît insuffisant?... Ah! monsieur, vous n'êtes pas un ami, encore moins un frère!...

A ce reproche si juste, qui me ternissait aux yeux de Lucie, à qui je ne pouvais révéler les causes secrètes de ma conduite, à ce reproche qui me frappa droit au cœur, je fis appel au sien; car la voix seule du sentiment peut persuader là où la raison est impuissante.

— Mademoiselle! m'écriai-je en tirant de ma poitrine un médaillon, et le montrant à Lucie, c'est le portrait de ma mère, qui me le donna en mourant. Eh bien! je vous jure, par cette ombre sacrée, que je ne vous aurais point emmenée avec moi, ou du moins que je vous aurais laissée partir, si de bien graves motifs ne fussent venus commander à ma volonté même. — Allons! dit Lucie en se redressant tout à coup avec un calme effrayant, je vous crois, monsieur! mais alors, poursuivit-elle d'une voix

brisée par l'émotion, il y a un malheur qui a frappé notre famille. Mon père est mort ou exilé subitement... forcé d'abandonner sa fille à des étrangers... — Eh! je ne connais même pas le nom de votre père; je n'ai jamais entendu parler de votre famille ni de vous, m'écriai-je, exaspéré de ces affreux soupçons que je faisais naître; les motifs secrets qui m'ont fait agir sont mes motifs à moi, à moi seul, et je n'étais influencé ni par les hommes ni par les circonstances humaines...

Lucie me regarda à ces mots avec une attention nouvelle. J'ai lu dans ses regards un doute sur ma raison.

— Et... reprit-elle timidement, aurais-je l'espoir au moins de revoir jamais ma patrie?... — Je vous en donne ma parole, mademoiselle, sitôt que je pourrai vous y conduire, ou que je serai tranquillisé sur mes craintes; croyez-le, vous rendre heureuse est mon plus grand désir! — Eh bien! reprit Lucie avec amertume, dites-moi ces motifs, ne fût-ce que pour me faire comprendre que je dois vous suivre, puisque j'y suis forcée. — Je vous les dirai, répondis-je, mais pas à présent : aujourd'hui si je vous les disais, vous me prendriez pour un fou ou pour un visionnaire, ou, ce qui est pis encore, pour un menteur; ne me les demandez donc pas, et laissez-moi vous prouver à force de soins et de dévouement que, si je ne parviens pas à devenir pour vous un frère et un ami, du moins je serai un étranger, qui, vous veillant nuit et jour, ne vous importunera point par sa présence.

En disant ces mots, je m'inclinai et je sortis.

Ainsi se termina la première entrevue qui eut lieu entre moi et Lucie.

Cette conversation me donna beaucoup à penser, mais rien à deviner, non-seulement de positif, mais de probable même. Je sortis de chez Lucie en proie à des sentiments bien divers : je l'aimais déjà avec passion, et la savoir près de moi me remplissait de bonheur, et... j'étais au désespoir d'avoir laissé planer sur moi d'affreux soupçons.

Le lendemain, nous repartîmes.

Durant tout le trajet, qui fut long, je tins religieusement ma parole, c'est-à-dire que j'évitai autant que possible de me rencontrer avec Lucie, que je confiai au double soin de sa femme de chambre et de M. Fic. Lucie, de son côté, paraissait calme, mais cette tranquillité apparente n'était que de la résignation, qui me fendait le cœur.

Enfin, nous arrivâmes à Rio-Janeiro, le lieu de ma destination. Dès que je pus descendre à terre, mon principal soin fut, comme à Madère, de louer une maison entourée d'un de ces jardins qu'on ne voit que dans des rêves, et que l'on ne rencontre en réalité que dans les contrées tropicales. Je priai le docteur de s'installer à la maison pour veiller de plus près sur Lucie, qui était très-faible encore et sous l'impression de ses terribles souvenirs.

M. Fic, qui était un excellent homme au fond, malgré

ses justes bouderies contre moi, accepta ce poste avec joie, d'autant plus qu'il s'intéressait chaque jour davantage à sa belle malade, qu'il finit par chérir comme sa propre fille.

De mon côté, je choisis un logement à l'autre bout de la ville où m'appelaient mes occupations.

Quelque temps avant cette époque, j'avais expédié une lettre à Gaspar, dans laquelle je lui demandais, entre autres choses, de me décrire le mariage de Lucie de Rutler, auquel il avait assisté. Je n'avais pas ajouté un mot de plus, ne voulant compromettre ni Lucie ni les intérêts de sa famille. Il est bon que je vous dise maintenant, quoique ce soit anticiper sur les événements, que, six mois après, je reçus la réponse de Gaspar, qui me disait qu'apparemment j'étais fou, car il n'avait jamais assisté au mariage de Lucie de Rutler, qu'il n'avait jamais connue. Cette réponse de Gaspar me confirma davantage dans l'idée que j'avais eue déjà sur la scène de l'église, et qui pouvait n'avoir aucun rapport avec la précédente. Je reçus encore une lettre d'une autre personne, lettre qui me surprit davantage, et je vous en parlerai en temps et lieu. Je reviens donc à mon arrivée en Amérique. — Si, jusqu'à présent, quoique bien malgré moi, j'avais été forcé d'imposer des sacrifices pénibles à Lucie, mon tour était venu de les subir. Le second jour de mon arrivée à Rio-Janeiro, je suivis Lucie dans sa nouvelle demeure. Arrivé à la porte de sa maison, je

m'arrêtai, et, m'inclinant bien bas pour cacher ma pâleur et mes larmes, je lui dis d'une voix qu'en vain je tâchai de rendre tranquille :

— Mademoiselle, voilà votre maison. Vivez calme et... heureuse, si vous le pouvez; quant à moi, oubliez que j'existe... Vous ne me verrez plus, si ce n'est le jour où, certain que rien ne vous menace dans votre patrie, j'aurai à vous annoncer votre délivrance. Je vous laisse un ami fidèle, un second père, poursuivis-je en montrant M. Fic; il veillera sur vous, présent, tandis que moi je serai caché. Vous voyez, mademoiselle, je ne suis pas un ravisseur ordinaire, repris-je avec amertume, puisque je ne vous demande pas même la permission de venir vous voir, sachant que la présence d'un homme qui vous a arrachée à votre patrie, à vos parents, doit vous être odieuse...— Adieu, monsieur! me dit Lucie avec un triste sourire; Dieu veuille que vous reveniez au plus tôt!

A ces mots, Lucie s'éloigna, et moi je descendis dans la rue, ivre d'un fol espoir : il me semblait que ma prisonnière me pardonnait déjà sa prison.

Alors il arriva un de ces mystères psychologiques qui déroutent parfois les docteurs les plus experts en cette science, et font le plus souvent sourire de pitié les vieilles femmes, qui, en fait de psychologie féminine, en savent plus long que les docteurs. Le mystère dont je vous parle s'accomplit dans l'âme de ma belle prisonnière, ou, pour mieux dire, dans son cœur, par l'entremise de

son âme. Imaginez-vous, messieurs, que cette âme altière, que ce cœur qui ne battait que pour la pâtrie et pour les sentiments les plus saints, s'éprirent tout à coup non-seulement d'un simple mortel, mais de leur propre tyran, que cette âme et ce cœur devaient exécrer à si juste titre. Je veux dire par là que Lucie, comme elle me l'a dit depuis, commença, et cela bien malgré elle, à m'aimer, moi qui étais la cause de son malheur. Vraiment c'était un miracle.

— Ah! voilà un beau miracle! dit Lucie en riant et en interrompant la narration du baron de la Rose. Pensez-vous, Jules, que je dusse rester toujours insensible, comme dans cette nuit où vous m'aviez emportée sur votre noble coursier? Imaginez-vous, mon père, poursuivit Lucie en se tournant vers le comte, que, pendant six grands mois, il venait chaque jour par deux fois dans ma maison pour demander à M. Fic quel était l'état de ma santé, et cela sans jamais oser se présenter devant moi. — Vous êtes un noble cœur, baron, dit le vieillard d'une voix émue et en serrant la main de son beau-fils; mais poursuivez, poursuivez, j'ai hâte de tout savoir.

Le baron s'inclina et reprit :

— La découverte de ce changement, si heureux pour moi, opéré dans le cœur de ma prisonnière, pouvait être renvoyée à un terme indéfiniment long, sans un accident imprévu qui faillit me coûter la vie, il est vrai, mais qui

non-seulement ne me la coûta pas, mais qui me la rendit au contraire avec usure.

Donc, tandis que je me consumais d'amour à un bout de la ville et que Lucie subissait son esclavage à un autre, mes affaires de service allaient leur train. Je me rendis donc un jour à mon bord pour y inspecter certains travaux de réparation, quand, tout en causant et me promenant sur le pont, je m'aperçus qu'un des cordages du grand mât n'allait pas bien. J'en fis la remarque à un matelot, qui monta aussitôt pour arranger la chose. Soit maladresse, soit difficulté, la manœuvre ne s'exécuta pas aussi vite que je l'eusse désiré. Je commençais à perdre patience, et comme la patience n'a jamais été ma vertu dominante, j'empoignai l'échelle de corde et je m'élançai à la suite de mon matelot avec des remontrances fort peu pacifiques. Heureusement pour lui, avant que je l'eusse atteint, mon pied glissa, et je me précipitai sur le pont en sens inverse, c'est-à-dire les pieds en l'air et la tête en bas. Le destin arrangea si bien ma chute que j'en eus la tête fracassée et qu'on me releva sans connaissance. Il se passa plusieurs heures avant que j'ouvrisse les yeux. La première chose que je compris était une atroce douleur dans le crâne, que je sentais enveloppé comme d'un turban glacé; le premier objet que je vis était M. Fic, qui se tenait devant moi droit comme un terme et le regard soucieux.

La vue de cette figure allongée, jointe à ma douleur,

me fit comprendre que j'étais bien mal. Je questionnai M. Fic. Il me répondit par des réticences. Je compris qu'il me ménageait, et je doublai de questions, tout en poussant des cris de douleur que m'arrachait le moindre mouvement, même pour remuer la langue. Je lui dis donc qu'un homme de ma condition appartenait d'abord à l'État, puis à ses propres affaires, et qu'en conséquence, s'il y avait du danger, il devait m'en avertir, pour que je pusse remplir mes devoirs envers le premier et les dernières. Après maintes hésitations et beaucoup de ménagement, il me dit enfin que j'avais le commencement d'une inflammation au cerveau, et que, si jusqu'au lendemain je ne me sentais pas mieux, je mourrais probablement. Comme on le pense bien, ma première pensée, à cette fâcheuse nouvelle, fut pour Lucie. J'entrevis avec terreur la position où devait la laisser ma mort, et je pris une résolution qui me parut la seule bonne. Je priai M. Fic d'aller trouver Lucie et de lui dire que je désirais lui parler avant ma mort.

Une demi-heure après, Lucie entra chez moi pâle et les yeux remplis de larmes. La vue de ces larmes, auxquelles j'attribuai une tout autre cause, me déconcerta.

— Ah! mademoiselle, m'écriai-je, ne m'accablez pas en ce moment de ce muet reproche, sinon je n'aurai plus la force de vous proposer le seul moyen qui puisse, selon moi, vous servir de rempart quand je ne serai plus. — Monsieur! me répondit Lucie avec noblesse, vous vous

trompez sur la cause de mes larmes : je pleure l'ami et non le protecteur.

Et en disant ces mots elle me tendit la main.

— Quoi! m'écriai-je, vous me pardonnez votre exil? Ah! dites-le-moi encore! — Ne m'aviez-vous pas juré que c'était le seul moyen de me sauver d'un grand malheur qui devait me menacer dans ma patrie? Je vous ai cru. Était-ce la vérité? — Oui! répondis-je, c'était la vérité selon ma conscience... Oh! Dieu m'est témoin. — Mais oserais-je vous avancer toute ma pensée? reprit Lucie avec tristesse. Pardonnez à mes doutes, mais... je crains de n'avoir plus de père! Vos réticences, les mystères qui entourent votre conduite, dont j'apprécie toute la loyauté, tout cela m'autorise à croire que vous avez ménagé ma faiblesse devant quelque terrible révélation... — Oh! mademoiselle, vous vous exagérez votre malheur, je vous le jure! Je vous ai promis la vérité, je vais vous la dire tout entière, et maintenant vous n'en douterez pas, car je dois bientôt paraître devant le juge suprême. Écoutez-moi donc, mademoiselle; et vous, M. Fic, ce que j'ai à dire, je désire que vous le sachiez aussi.

Alors je commençai à leur raconter cette incompréhensible aventure que vous savez déjà, et à mesure que je la leur racontais, je voyais se peindre sur la douce figure de Lucie un étonnement naïf, mais plein de foi, et sur celle du digne médecin l'ébahissement d'une science mise en défaut. Quand j'eus fini de parler : Vous compre-

nez, dis-je, que si j'ai hésité jusqu'à présent à vous faire ces révélations, à vous, mademoiselle, que je chéris le plus au monde, et à vous, monsieur Fic, que j'honore, c'est que je craignais que vous ne me prissiez pour un fou ou pour un menteur, tandis que maintenant, je l'espère, je suis à l'abri de pareils soupçons et je puis mourir tranquille!

— Oh! vous ne mourrez pas! me dit Lucie d'une voix pénétrante, et puisque je vois la main de Dieu dans tout ce qui m'est arrivé, c'est sa main encore qui prolongera vos jours pour le bonheur de vos amis. — Lucie! m'écriai-je avec transport, je veux rester fidèle à mon poste auprès de vous, même quand je ne serais plus, mais il faut que vous m'accordiez une grâce, sans laquelle je ne puis mourir tranquille. — Parlez! me dit-elle vivement.

Je rassemblai toutes mes forces.

— Consentez à être ma femme... dis-je, aujourd'hui même... puisque les moments sont précieux. Si je n'avais pas l'espoir de mourir, je ne vous aurais jamais proposé de vous unir à un homme qui est cause de votre exil; mais la mort m'absout en vous donnant mon nom : je veux vous préserver des dangers qui peuvent vous menacer quand je ne serai plus. Ce nom que j'ai conservé sans tache vous créera partout une position indépendante. Vous pourrez revenir alors dans votre patrie, si rien ne vous y menace, et vivre au sein de votre famille, sinon chercher un refuge auprès de la mienne, qui vous rece-

vra comme une fille chérie. Vous le voyez, ce simulacre de mariage ne vous lie en rien. Songez-y! que deviendriez-vous dans ce pays éloigné, privée de protections... et d'appui, vous une jeune fille? O Dieu! ne me refusez pas cette grâce! Vous dont le bonheur m'est plus cher que la vie, payez à un mourant par cette consolation le malheur qu'il vous a causé : ce sera une action digne d'une belle âme!

Les diverses émotions que je ressentais échauffèrent à tel point mon cerveau malade que je retombai sur mon lit avec un gémissement de douleur.

A ce cri, Lucie se précipite vers moi en s'écriant : — Docteur, sauvez-le! sauvez-le!

— Vous refusez? dis-je, en rassemblant mes dernières forces. — Voici ma main, baron! répondit Lucie haletante; je consens à devenir votre femme! — Quoi! m'écriai-je au comble du bonheur, vous y consentez, et vous désirez que je vive! —Eh! mon Dieu! s'écria Lucie en fondant en larmes, est-ce ma faute si je vous aime? A ces mots, je poussai un second cri, mais c'était celui d'une joie immense qui remplissait tout mon cœur.

Comme je me sentais défaillir rapidement, je priai M. Fic d'envoyer chercher notre aumônier pour accomplir la cérémonie sans perdre un moment. Le digne médecin, qui faisait des efforts inouïs pour ne pas montrer son émotion, se précipita dehors pour exécuter mes ordres. Une heure après, je reçus la bénédiction nuptiale *in articulo mortis*.

Ce bonheur, que je n'osais point espérer, surexcita mes forces prêtes à m'abandonner. Malgré les hauts cris de M. Fic et les larmes muettes de Lucie, je me mis à travailler avec acharnement : je devais utiliser cette journée, la seule peut-être qui me restât, pour remplir mes derniers devoirs envers mon gouvernement et régler mes propres affaires concernant l'avenir de Lucie; et bien m'en prit de me hâter. A peine finissais-je ma dernière lettre, qu'une des plus belles inflammations s'empara de mon cerveau et me cloua pour deux mois au lit, sans que j'eusse la moindre conscience ni de mon bonheur ni de mes tortures.

Durant les longues journées de cette cruelle maladie, il me semblait parfois qu'un bel ange s'asseyait à mon chevet et me soufflait la vie avec des paroles douces et consolantes. Peu à peu la raison me revint, et si l'ange commença à perdre ses ailes et son auréole lumineuse, il les regagna en tendresse et en sollicitude; comme vous le devinez, c'était ma chère Lucie qui me donnait la vie à son tour.

Que vous dirai-je, messieurs? un mois après, je deve nais le plus heureux des hommes, et je ne doutais plus que ce bonheur ne fût l'œuvre de la Providence, car il contenait trop de félicité.

En disant ces mots, le baron de la Rose s'interrompit pendant un moment pour cacher une émotion profonde, puis il poursuivit en ces termes :

— Dès que je pus m'accoutumer à mon bonheur et reprendre mes occupations journalières, je résolus, autant par mon désir que par les instances de ma femme, de faire des démarches pour savoir enfin quelle sorte de dangers l'avaient menacée dans sa patrie. Je pouvais le faire alors le front haut, puisque j'étais devenu son défenseur légitime. Mais, pour exécuter ces démarches avec toute la circonspection possible, j'hésitai, et en cela je vous demande la grâce de me pardonner, j'hésitai à m'adresser directement à vous, comte, comme m'en priait Lucie, pour éclaircir mes incertitudes, et je résolus d'écrire à ce sujet à un de mes parents sur la discrétion duquel je pouvais compter. — Quoi! s'écria le comte en interrompant le récit du baron de la Rose, vous doutiez de moi, méchant enfant? — Pardonnez-moi, monsieur, répliqua le baron, je ne vous connaissais pas alors; et comme je devais un jour revenir dans ma patrie, je voulais savoir d'avance si je devais oser me présenter devant vous sans encourir votre juste ressentiment.

Le vieillard jeta un fin sourire au baron, et lui tendit la main en signe de réconciliation, puis, se retournant vers sa fille : Et toi, Lucie, est-ce que tu doutais aussi de ton père?

— Oh! jamais! dit Lucie avec feu; aussi, dès que mon mari eut consenti à ce que je vous écrivisse, nous vous envoyâmes une lettre, mais il paraît qu'elle se perdit, puisque vous ne m'avez point répondu, ce qui nous mit

dans une affreuse incertitude, non sur votre pardon, mais sur vos jours. — Eh! qu'avais-je à te pardonner, enfant? s'écria le vieillard avec attendrissement; on doit toujours suivre sa destinée quand nos actions sont loyales... Donc, baron, vous écrivîtes à votre famille? — Oui. monsieur, dit le baron de la Rose en reprenant son récit. Comme je vous ai dit, je résolus de charger de cette mission délicate un des hommes les plus discrets et les plus honnêtes. Toutefois, pour éloigner de cette personne un doute que pouvaient faire naître ces renseignements, je crus devoir en diminuer l'importance. Je dis dans ma lettre que, par un hasard des plus étranges, je m'étais lié, en Amérique, avec un parent de la famille des comtes Rutler, qui avaient des biens considérables aux environs de ma ville natale; que ce parent, ayant abandonné toute relation avec sa famille depuis longues années, désirait savoir combien de représentants de cette famille existaient encore, et surtout quel accueil il pouvait en attendre s'il revenait jamais en Europe et voulait se présenter chez eux. J'ajoutai que, puisqu'il me demandait un service tout confidentiel, je désirais de mon côté que ces démarches fussent accomplies avec la plus grande circonspection.

Une année après, je reçus une réponse à ma lettre. La réponse était claire et on ne peut plus favorable pour mon retour, mais... elle ne m'éclairait en rien, et le mystère devint plus impénétrable que jamais. J'appris par cette lettre que vous, mon père, vous habitiez ce château avec

madame votre belle-sœur, mais que l'on ne vous voyait guère, accablé que vous étiez par la perte de votre fille unique, nommée Lucie, qui était morte deux ans auparavant; qu'en outre, vous étiez connu dans tout le pays comme une personne des plus nobles de cœur et d'âme. Vous jugez bien de ma stupeur à la lecture de cette lettre, qui me donna d'abord la certitude que la scène de l'église ne devait avoir aucun rapport avec la précédente, dont m'avait parlé Lucie, ce qui me montra clairement qu'elle avait dû, par un hasard incompréhensible, se sauver de son cercueil; que l'apparition bizarre de cette femme ne fut nullement créée par l'imagination maladive de Lucie, comme je l'avais cru d'abord, et m'était expliquée en ce que vous, son père, vous ignoriez, comme tout le monde, que votre fille vécût encore, ce qui, au cas contraire, ne pouvait avoir lieu, car, après la fuite de Lucie, la bière aurait dû rester ouverte. Jugez donc quel bruit étrange cela n'aurait-il pas fait, et qui pouvait la refermer, si ce n'est cette femme? Mais quelle était cette femme? que signifiaient cette expression de haine, ces yeux fermés, si Lucie ne se trompait point? qu'allait-elle faire au caveau, cette femme? n'avait-elle rien dit ou rien aperçu? Là était le mystère qui ne pouvait s'éclaircir que sur les lieux mêmes. Enfin, en rapprochant les dates, la mort de Lucie correspondait juste avec ma propre aventure de l'église. Il fallait donc sans doute attribuer cet étrange mariage à un hasard plus étrange encore, mais qui pouvait

n'avoir rien de commun avec Lucie. Vous voyez, messieurs, que jusqu'à présent j'arrangeais toutes ces choses un peu à la manière d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire que je tranchais la difficulté sans en avoir cherché la solution. Néanmoins, ce qui me parut le plus clair dans tout ceci, c'était votre amour pour votre fille, ce qui s'accordait si bien avec les paroles de la lettre et les souvenirs de ma femme, qui me racontait souvent les plus minutieux détails de son enfance, entourée de vos soins et de votre tendresse.

Ce fut après cette lettre que nous vous écrivîmes la nôtre; mais, comme vous le savez déjà, la lettre se perdit.

Cependant le temps s'écoulait, et le terme de mon séjour en Amérique approchait rapidement. Comme j'étais sûr d'avance de votre bon accueil autant pour moi que pour Lucie, j'attendais avec impatience le moment de revoir ma patrie et de rendre ainsi à ma femme le bonheur dont je la privais depuis si longtemps. Parfois une pensée douloureuse empoisonnait cette joie, c'était votre silence à l'égard de notre lettre, silence que nous interprétions avec terreur, quand tout à coup une rencontre avec un personnage bizarre calma mes dernières craintes, et me mit à même de pénétrer, sinon de comprendre le grand mystère qui entourait la destinée de Lucie. Environ un mois avant notre départ de Rio-Janeiro, j'étais un jour accoudé à ma fenêtre qui donnait sur le jardin de notre maison, quand j'y vis entrer un de nos locataires : c'était un homme de trente à trente-cinq ans à peu près, aux

traits fins et caractéristiques, aux regards d'aigle, mais voilés comme par une pensée toujours présente et qui se cachait ordinairement sous un sourire plein de bienveillance à l'approche des étrangers. Soit misanthropie, soit toute autre cause, on rencontrait rarement cet homme dans la maison, jamais dans les lieux publics, et il ne descendait dans le jardin que pendant les heures où il était sûr de n'y rencontrer personne. Comme je suis l'homme le moins curieux qui soit à l'égard des personnes que je ne connais pas, c'était tout ce que je savais sur cet homme, qu'on nommait Emmanuel Bianchi, et qui occupait un appartement juste au-dessus de moi, quoique l'extérieur noble et toujours réservé de mon voisin pût bien exciter, sinon une curiosité banale, du moins de la considération.

Je le vis donc entrer et commencer sa promenade habituelle. Quelques minutes après, arriva dans le jardin une jeune esclave qui appartenait au maître de la maison. Elle pleurait à chaudes larmes, en se couvrant la figure de ses deux mains bronzées. Elle n'aperçut pas le promeneur solitaire, et se laissa choir sur le gazon en face de ma fenêtre. Emmanuel Bianchi, en repassant dans l'allée, s'arrêta tout à coup à la vue de cette douleur muette. Je vis la plus vive compassion illuminer soudain sa noble figure. Il s'approcha de la jeune fille, et touchant légèrement son épaule :

— Qu'as-tu, mon enfant? dit-il. — Ah! maître, s'écria

l'esclave en reconnaissant son interlocuteur, si vous étiez le mien, vous, bon et généreux, vous me feriez grâce de l'affreux châtiment que je dois subir.

Et les sanglots étouffèrent la voix de l'enfant.

— Voyons, Milly, dit Emmanuel Bianchi avec douceur, conte-moi ton chagrin.

L'esclave secoua sa tête crépue avec désespoir.

— A quoi bon? dit-elle, je suis perdue! Mon maître saura le vol de sa vieille montre, et il me battra jusqu'au sang.

Emmanuel Bianchi, à ces mots, fronça le sourcil, puis, posant sa main sur la tête de l'esclave :

— Cesse de pleurer, petite, dit-il; les larmes détruisent la vue, et une bonne servante doit toujours avoir des yeux vigilants. Raconte-moi plutôt ton malheur, et, s'il n'y a pas de ta faute, je pourrai t'aider peut-être.

La bonté, la délicatesse extrême de cet homme envers une fille de cette pauvre race d'esclaves que l'on traite si ignominieusement en Amérique, me rendirent cet entretien assez intéressant. J'étais sûr qu'Emmanuel Bianchi voulait lui proposer de l'argent, et comme une action généreuse qui n'a d'autre témoin que Dieu est une chose assez rare, j'appelai tout bas Lucie. Nous pûmes donc tout voir et entendre sans paraître indiscrets, cachés que nous étions par les épais rideaux de ma fenêtre.

— Eh bien! poursuivit Emmanuel Bianchi après un moment de silence, tu ne me réponds pas? ne m'aurais-tu pas compris? Je puis te donner de l'argent pour acheter

une nouvelle montre, s'il n'y a pas de ta faute toutefois. L'esclave, tout esclave qu'elle était, sentit la beauté de cette offre. Elle se jeta sur la main d'Emmanuel Bianchi, puis retomba de nouveau sur le gazon. — Non, maître, cela ne me sauverait pas! — Comment cela? fit-il. — Voyez-vous, répondit l'esclave, mon maître ne tient pas seulement à cette montre comme valeur, mais comme un bijou de famille. — De sorte, dit Emmanuel Bianchi, qu'elle ne peut être remplacée par une autre? — Non, fit tristement l'enfant. — Ah! je comprends ton malheur. Et tu n'as de soupçon contre personne? — Qui voulez-vous que je soupçonne? Jugez-en vous-même : j'étais seule à arranger la chambre de mon maître, qui est absent. Comme je me sentais fatiguée, et que je savais qu'il ne devait revenir que dans trois ou quatre heures, je m'endormis au milieu de mon travail... et voilà qu'en me réveillant, la montre avait disparu! — Ce doit être quelqu'un de la maison, dit Emmanuel Bianchi.

L'enfant secoua la tête.

— Non, répondit-elle, et il n'y a que moi et la vieille cuisinière, qui, sachant que le maître ne dînait pas à la maison, était sortie même avant lui... D'ailleurs, si c'était elle ou tout autre, on me battra toujours, puisque j'ignore qui a pris la montre.

Et l'enfant se remit à pleurer.

— Écoute, dit Emmanuel Bianchi, si je priais ton maître pour toi? le veux-tu? — Gardez-vous-en bien!

s'écria l'esclave avec effroi, il me tuerait alors, oh! c'est sûr. — Quand le vol a-t-il été commis? demanda Emmanuel Bianchi après un moment de silence. — Il y a trois heures à peine.— Et tu n'en as parlé à personne?— Le voleur ne peut pas être loin.

Emmanuel Bianchi releva la tête et devint pensif.

Alors je vis une expression étrange se peindre sur sa figure. Ses yeux, qui étaient par hasard tournés vers ma fenêtre, n'avaient pas d'objet visible pour but : ils pensaient, mais ne regardaient pas. Cependant ils semblaient poursuivre non-seulement une idée, mais un objet, une action...

— Oui! oui! dit tout à coup Emmanuel Bianchi, comme en se parlant à lui-même. Tu es innocente comme l'enfant qui vient de naître! Voyons! ce malheureux, où est-il? qu'a-t-il fait? que fera-t-il? Eh! eh! poursuivit Bianchi après quelques minutes de silence, le châtiment ne se fait pas attendre! Eh bien! mieux vaut plus tôt que plus tard! Voyons, enfant, reprit-il tout haut et en s'adressant à l'esclave, dis-moi, ne connais-tu pas, par hasard, un de tes confrères... un gros garçon assez laid de figure, qui a une cicatrice sur la joue droite, deux doigts mutilés à sa main gauche, et qui porte un anneau d'argent à l'une de ses oreilles? — Ah! maître, s'écria l'esclave dont l'attention redoubla à ce portrait, c'est Djem! c'est Djem! c'est l'esclave que mon maître vendit il y a trois mois; il doit être maintenant à Bahia, car il y était envoyé pour deux

ans. — Non, il est ici, interrompit Emmanuel Bianchi, et c'est lui... qui a volé la montre. — C'est lui qui a volé la montre! s'écria l'enfant stupéfaite... mais comment le savez-vous, maître? — Peu t'importe! et puisqu'il y a moyen de ravoir la montre... — Ah! oui, je vais le dénoncer, puisque vous êtes sûr que c'est Djem qui a volé.

Emmanuel l'arrêta d'un geste.

— De cette manière, dit-il, on saura que la montre a été volée, et tu recevras la même punition, non pour l'objet volé, mais pour ta négligence. — C'est vrai! dit tristement l'enfant. — Écoute, reprit Emmanuel Bianchi, je t'indiquerai un autre moyen. Tu connais le grand hôtel des Voyageurs, à la rue Droite? — Oui, dit l'enfant, c'est à une demi-heure d'ici. — Eh bien! tu iras te poster en face de l'hôtel, et tu attendras ce gros garçon à mains mutilées... comment l'appelles-tu? — Djem! répéta l'esclave, ne le connaissez-vous pas, maître? — C'est juste, poursuivit Emmanuel Bianchi. Eh bien! au dernier coup de trois heures, tu verras Djem paraître à l'angle droit de l'hôtel. Il portera un grand paquet en étoffe rouge rayée de noir. Je te dis cela pour que tu puisses bien le reconnaître. Ainsi, il voudra traverser la place... mais, arrivé au milieu de la rue, il laissera échapper le paquet en tombant lui-même. Alors, cours au paquet, la montre est là... Elle n'aura que la glace brisée...

L'enfant, qui écoutait ces paroles avec un étonnement naïf, ne parut s'attacher qu'au résultat, sans se préoc-

cuper de la cause. Aussi, s'écria-t-elle, sans le moindre doute :

— Ah! maître, si je ne dénonce pas Djem, comment ravoir la montre? Oh! je vois que vous ne connaissez pas Djem. Pensez-vous qu'il me laisse l'emporter? — Sois tranquille, petite, répondit lentement Emmanuel Bianchi, Djem ne pourra plus courir, il aura la jambe brisée.

L'esclave regarda Bianchi avec curiosité et défiance.

— Vous ne me trompez pas, maître? dit-elle après un moment de silence. Je pourrai bien ravoir la montre et n'être point battue, est-ce vrai? — Oui, c'est vrai, dit Emmanuel Bianchi, et tu en jugeras dans une demi-heure... Mais ne perds pas de temps, il est bientôt trois heures, et il faut que tu sois là-bas avant qu'elles sonnent... M'as-tu compris? — Oui, maître! — Et une fois que tu auras la montre, poursuivit Emmanuel Bianchi, garde-toi de t'endormir pendant ton travail!... — Ah! si j'ai la montre, je vous promets de ne jamais la négliger, répondit l'esclave avec une exaltation naïve. — Pauvre enfant! murmura tout bas Bianchi; puis, voyant qu'elle voulait partir, il l'arrêta en disant : J'ai oublié une chose, petite; viens chez moi pour un moment, je te donnerai une pièce d'argent pour que tu fasses mettre une nouvelle glace à la montre en revenant.

En disant cela, Emmanuel Bianchi s'éloigna avec l'enfant, et ils disparurent par la porte du jardin.

Si la pauvre esclave, écoutant avidement les paroles de Bianchi, n'y vit que le moyen de ravoir la montre perdue, il n'en était pas ainsi de moi ni de Lucie. Nous nous regardâmes en silence.

— Qu'en penses-tu? notre voisin n'est-il pas un sorcier? — Oui, c'est étrange, répondit Lucie, surtout si la prédiction se réalise... car c'en est une... — Nous avons un moyen bien simple de la vérifier, dis-je en quittant vivement la fenêtre : allons à la rue Droite, je connais l'hôtel des Voyageurs, et attendons...

En deux secondes nous fûmes prêts.

Mais, malgré notre diligence, nous étions déjà devancés par la jeune esclave, qui courait comme un daim. Elle était déjà postée devant l'hôtel quand nous arrivâmes sur la place.

Nous nous arrêtâmes à une dizaine de pas de l'enfant, sous le porche d'une boutique. Le cadran de l'hôtel marquait trois heures moins un quart...

Quoique je ne connusse pas Djem, je pouvais facilement le reconnaître d'après le signalement donné par Emmanuel Bianchi. J'attachais donc mes yeux, avec une attention fiévreuse, tantôt sur l'aiguille du cadran, tantôt sur l'angle droit de l'hôtel d'où devait paraître cet homme poussé par le destin.

Quant à l'enfant, elle trépignait d'impatience, et le blanc éclatant de ses yeux semblait dévorer ce coin droit où elle guettait son ennemi.

La tranquillité qui, par hasard, régnait en ce moment dans la rue, me permettait de concentrer toute mon attention sur un seul point, de sorte qu'en entendant, au milieu de ce silence momentané, une voix criarde partir d'une des croisées de l'hôtel, j'y portai involontairement les yeux, fâché que j'étais d'être troublé dans mes observations.

Mais, si furtif que fùt mon regard de ce côté, j'aperçus néanmoins que la personne qui criait s'adressait à un nègre qui s'était blotti sur les degrés de l'hôtel et mangeait une orange. En entendant donc la voix de son maître probablement, le nègre lança son orange, à demi rongée, dans la rue, et se précipita par la grande porte de l'hôtel. Cet incident, tout insignifiant qu'il me parût, et qui ne prit que quelques secondes, devint très-important dans la suite, comme vous verrez.

En ce moment, l'aiguille qui marquait les minutes atteignit le chiffre XII, et le premier coup de trois heures retentit... puis le second... enfin la vibration sonore du troisième se fit entendre... et à l'angle droit de l'hôtel parut un gros garçon fléchissant sous le poide d'un paquet en étoffe rouge rayée de noir qu'il portait sur son épaule. Une de ses oreilles était percée d'un grand anneau d'argent. Je ne pouvais pas distinguer ses mains ni son visage, qui était tourné vers l'hôtel, car le gros paquet les cachait presque entièrement. Néanmoins, pour reconnaître Djem dans ce personnage, je n'avais qu'à jeter les

yeux sur la jeune eslave, qui, en le voyant paraître, battit de ses deux mains, et, le cou tendu, l'œil fasciné, n'attendait que ce moment pour s'élancer sur sa proie.

Djem, car c'était effectivement lui, s'avánçait rapidement, malgré le poids qu'il portait. Ayant longé pendant quelques secondes le mur de l'hôtel, il quitta le trottoir et se mit à traverser la rue presque en face de nous. Arrivé au milieu, il s'arrêta tout à coup et frappa du pied comme un homme qui se ressouvient de quelque chose... et il se retourna brusquement...

Lucie, la jeune esclave et moi, nous le dévorions des yeux... Lucie, qui voyait cette étrange prédiction s'accomplir de point en point, allait s'élancer pour retenir le malheureux; mais il était trop tard!...

Djem glisse tout à coup... Voulant reprendre l'équilibre, il appuie de tout son corps sur son pied gauche; mais il rencontre justement sous son talon cette orange à demi rongée et lancée dans la rue par le nègre! Alors, au lieu de se retenir, le malheureux trébuche de nouveau, son pied trace un sillon humide sur le sol, et entraîné par le poids du paquet, Djem roule par terre en poussant une terrible exclamation.

La jeune esclave, bien autrement intéressée que nous à suivre chacun des mouvements de Djem, ne fit qu'un bond vers le paquet, le défit avec une adresse prestigieuse, y plongea la main et la retira bientôt tenant entre ses doigts un objet brillant... C'était la montre!

L'enfant poussa un cri, l'enleva au-dessus de sa tête et commença à sauter de joie...

Nous nous approchâmes de l'enfant, qui me reconnut aussitôt.

— Tiens, dis-je, voilà la montre retrouvée!... Mais prends garde... peut-être s'est-elle brisée... — Non, non! répondit l'enfant en sautillant et faisant miroiter la montre devant ses yeux; vous voyez, le verre a seulement sauté!

Et l'enfant, le cœur rempli de joie, s'éloigna en courant, sans se préoccuper davantage de toute cette affaire.

Tout cela se passa si rapidement que personne, excepté nous, ne fut témoin de l'enlèvement de la montre. Quant à Djem, la terrible prédiction s'était accomplie jusqu'au bout : le malheureux gisait à terre sans mouvement et poussait des cris à fendre l'âme. Bientôt la foule s'assembla autour de lui, on l'enleva de dessus le pavé... Djem avait la jambe disloquée. Un homme de police intervint; il examina avec attention le paquet, sans trop se préoccuper du blessé, et déclara que le paquet contenait des objets volés.

Alors commença un interrogatoire de lui au voleur, entremêlé de menaces et de blasphèmes. Ce spectacle devint fort peu curieux pour moi, et surtout pour ma femme, qui faillit se trouver mal. Nous quittâmes donc cette place de douleur et d'un juste mais terrible châti-

ment, et nous revînmes chez nous tout en causant et en discutant sur cet étrange événement, qui réveilla en moi tout un monde de pensées à propos de mes propres aventures, que je commençais à oublier un peu durant les deux ans de mon inaltérable bonheur avec Lucie. Voyons! me dis-je, puisque cet Emmanuel Bianchi paraît si bien connaître l'avenir (comment expliquer autrement cette affaire de vol?) puisqu'il découvre l'avenir, à plus forte raison doit-il savoir le passé. Ne peut-il, par hasard, m'expliquer le mystère concernant Lucie, ce mystère dont la révélation pouvait m'être de la plus haute importance du moment que j'étais résolu à revenir dans ma patrie? Par sa conversation avec l'esclave, je crus assez comprendre les nobles intentions d'Emmanuel Bianchi pour pouvoir compter sur sa discrétion à mon égard. D'ailleurs, je pouvais lui conter mes aventures sans entrer dans les détails et taire les noms et les lieux : précaution inutile, il est vrai, s'il possédait vraiment la science divinatoire. Il pouvait donc me répondre sans me forcer de compromettre toute une famille.

C'était la première fois que j'allais consulter un devin, personnages que je ne regardais autrefois que comme des imposteurs et des charlatans; mais que voulez-vous, messieurs? il m'était arrivé tant d'aventures extraordinaires, que je n'espérais en trouver la solution que dans le surnaturel. Toujours est-il que le jugement d'un homme n'est jamais malheureusement qu'à la hauteur de son expérience.

Je fis part de mon idée à Lucie, qui d'abord y applaudit avec sa crédulité de femme, puis devint inquiète en pensant que la révélation pouvait lui être pénible. Je la rassurai, disant qu'il vaut mieux connaître le malheur une fois que de le craindre toujours, et je voulus tenter l'aventure le jour même.

En conséquence, ayant pris un temps convenable pour me préparer à cette délicate entrevue, où j'allais traiter de sorcier un homme qui avait tous les dehors d'une personne des plus respectables, je sortis de chez moi et je montai un étage plus haut, où logeait Emmanuel Bianchi, comme je l'ai dit ci-dessus.

Arrivé devant sa porte, je cherchai vainement le marteau pour frapper; je posai ma main sur le bouton. A cette seule pression, la porte céda. Je restai un moment indécis : fallait-il entrer, ou ne le fallait-il pas? Certes un homme qui laisse ses portes ouvertes doit s'attendre à se voir importuner par le premier venu. Mais était-ce bien l'intention du maître ou seulement la négligence du valet? Néanmoins j'allongeai discrètement la tête à travers les battants entre-bâillés : je vis une chambre très-propre quant aux murs, mais qui, pour tout ornement, ne possédait que deux chaises. Voilà, me dis-je, que le maître mystérieux s'annonce dès l'antichambre. Je serais bien curieux de voir un valet! Ce doit être un de ces *famulus* à bec d'oiseau et aux jambes de squelette, qu'on voit figurer dans les vieilles légendes. Entrons, pardieu! ne fût-

ce que pour me faire congédier! Sur ce, je toussai, et j'entrai résolûment. Personne! En face de moi était une autre porte fermée, qui communiquait sans doute avec d'autres appartements. Je m'approchai de cette porte, quand j'entendis marcher dans la chambre attenante.

Espérant enfin voir le *famulus*, j'élève la voix et j'appelle... Aussitôt les pas se rapprochent, la porte s'ouvre... Sur le seuil paraît Emmanuel Bianchi.

— Que voulez-vous, monsieur? dit-il en s'inclinant légèrement. — Mille pardons, mon voisin! répondis-je confus; vous me jugez bien indiscret sans doute...—Nullement, monsieur! interrompit Bianchi, s'avançant à ma rencontre, après avoir fermé la porte derrière lui. Puis, me faisant signe de m'asseoir sur une des deux chaises, et prenant l'autre pour lui : Vous désiriez quelque chose, monsieur? poursuivit-il en me regardant en face de ses yeux clairs et profonds. Je vous écoute!

Mais moi, qui étais venu pour lui faire une si étrange proposition, je tenais fort à avoir le cœur net de ma brusque entrée; en conséquence je lui dis : Et d'abord, monsieur, permettez-moi de vous dire que, si je suis entré chez vous sans me faire annoncer, c'est que je n'ai pas trouvé de domestique, et qu'au contraire j'ai trouvé la porte ouverte.

— Je vous ai bien compris, monsieur, dit Emmanuel Bianchi. J'ai l'habitude de ne jamais fermer ma porte, et je n'ai pas de valet.

Comme ma figure trahit sans doute mon étonnement à ces paroles :

— Cela vous surprend, ajouta-t-il, que je n'aie pas de valet et que je ne ferme point mes portes? Mais que voulez-vous! c'est une bizarrerie de mon caractère... Je ne crains pas les voleurs, puisqu'il y a si peu de chose à voler chez moi... et puis... dans de certaines circonstances, une porte ouverte est quelquefois un moyen de salut... Quant au domestique, vous le voyez, monsieur, je suis assez jeune encore, je me porte bien, je puis donc suffire à mes besoins, qui sont on ne peut plus simples, sans charger de ce soin un étranger... Plus tard... je ne dis pas... si je dois encore vivre... c'est-à-dire... si je vis jusqu'à la vieillesse...

Je regardai involontairement Emmanuel Bianchi; l'expression de sa voix, à ces dernières paroles, malgré la variante qu'il se hâta d'y ajouter, leur donna un sens tout autre; elles signifiaient plutôt : « Si je suis condamné à vivre jusqu'à la vieillesse. » De sorte que, frappé par cette douleur secrète, j'eus peur de troubler cet homme avec ma proposition; mais, comme s'il eût compris ma pensée, Emmanuel vint encore au-devant de moi :

— Mais, poursuivit-il, que mes bizarreries ne me nuisent en rien auprès de vous, mon voisin... Vous avez dit, je crois, que nous étions voisins?... — Oui, monsieur, mon appartement est au-dessous du vôtre. — Pardonnez-moi, dit Emmanuel en s'inclinant, si je ne vous

ai point reconnu, ou, pour mieux dire, si vous m'êtes étranger; mais je suis si distrait de ma nature, que je ne sais ce qui se passe à deux pas de chez moi... Voudriez-vous donc me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite?... — Hélas! monsieur Bianchi, répondis-je en m'inclinant à mon tour, avant de vous expliquer le but de ma démarche, je dois vous demander encore votre pardon pour une autre indiscrétion. — Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Emmanuel Bianchi en me regardant avec étonnement. — C'est que... poursuivis-je en hésitant, j'ai entendu ce matin votre conversation avec la jeune esclave touchant le vol de la montre. — Ah! fit Emmanuel Bianchi. — Et l'ayant entendue, poursuivis-je, j'ai suivi l'enfant sur la place, et j'ai vu s'accomplir de point en point votre étrange prédiction. — Et vous venez me demander compte de mes paroles, monsieur, ou, ayant cru trouver un devin, voulez-vous faire prédire la bonne aventure? demanda tranquillement Emmanuel Bianchi. — Eh! monsieur, m'écriai-je, je n'ai ni le droit ni l'intention de vous demander compte de vos paroles; quant à la bonne aventure, je suis trop bon chrétien pour vouloir soulever le voile de l'avenir, puisque Dieu a jugé bon de le cacher. Non, je voudrais vous consulter sur une circonstance qui, restant mystérieuse pour moi, semble contenir une menace pour la personne que j'aime le plus au monde. — Écoutez-moi, monsieur, avant d'aller plus loin, dit tout à coup Emmanuel Bianchi d'une

voix grave et presque sévère, je ne ferme mon cœur non plus que ma porte à tous ceux qui viennent à moi. Je me suis donné parole de soulager mes semblables tant que je le puis; mais, par cela même, je refuse de prêter ma main à une œuvre qui, en servant l'un, peut desservir l'autre. Prenez garde, monsieur; si la révélation que vous semblez me demander pouvait nuire à un coupable même, je vous déclare que ma bouche restera fermée, car l'homme ne doit nullement se substituer à la Providence quand il s'agit de punition. Ainsi je vous prie de bien peser les motifs qui vous amènent chez moi, avant de me les exposer. — Rassurez-vous, monsieur, dis-je vivement, mes intentions sont pures; je veux, au contraire, soustraire à la vengeance une personne que je chéris, si toutefois il y a vengeance. En un mot, je veux avoir la certitude d'un danger qui, selon moi, avait menacé ma femme, il y a trois ans, en Europe, pendant que nous y étions; un danger qui m'est resté inconnu jusqu'à ce jour, et qui peut la menacer peut-être encore. Depuis ce temps j'ai toujours vécu ici, et j'étais tranquille; maintenant je dois retourner en Europe...

Emmanuel Bianchi me regarda en silence pendant quelques instants, comme s'il eût voulu lire mes plus secrètes pensées. Je soutins bravement ce regard inquisiteur.

— Parlez, monsieur, dit enfin Emmanuel Bianchi avec attention, je vous écoute. — Pardon, dis-je en jetant un

regard vers la porte d'entrée, qui était entr'ouverte, j'eusse désiré que personne ne troublât notre entretien...

— C'est juste, fit Emmanuel Bianchi en se levant. Passons dans mon cabinet, si vous voulez. Là j'ai un verrou, ajouta-t-il en souriant, et je m'enferme quand je ne veux pas être dérangé.

Emmanuel Bianchi alla vers la porte par laquelle il était entré, et, l'ayant ouverte, me fit signe de passer devant lui.

En entrant dans ce cabinet, je fus encore plus surpris de la manière de vivre de mon mystérieux voisin. La chambre précédente, que j'avais prise pour l'antichambre, était évidemment la plus belle pièce de ses appartements.

Ce cabinet était plus petit, et, comme il n'avait d'autre issue que la porte par laquelle nous étions entrés, je vis qu'en ces deux chambres consistait tout le logement d'Emmanuel. En outre, l'aspect de ce cabinet était bien autrement curieux que la chambre précédente. Imaginez-vous une table que l'on pouvait appeler immense en comparaison de l'appartement, car elle en touchait les deux bouts. Cette table, placée devant une grande et unique fenêtre sans rideaux, était encombrée en partie par de vieux livres, tous reliés en parchemin et jaunis par le temps. Deux bougies et un encrier de voyage avec une plume en complétaient l'ornement. En face de la table était le lit; à côté du lit, une malle de voyage ouverte, dans laquelle on voyait des habits; entre le lit et la table,

une seule chaise. Voilà pour les meubles. Enfin, le tout, c'est-à-dire la table, la fenêtre, le lit, la chaise et le plancher, tout était jonché d'une multitude de feuilles de papier recouvertes d'une écriture fine et serrée. Au premier aspect, cette chambre avait l'air d'une boutique de relieur. Comme il était impossible de ne pas regarder ces feuilles que l'on voyait de toutes parts, je remarquai avec surprise qu'elles étaient toutes écrites de la même manière. Ces feuilles n'étaient pas des lettres, car chacune d'elles était rayée en quatre colonnes du haut en bas, comme des tables de mathématiques, avec la seule différence qu'au lieu de chiffres il y avait des mots. En outre, ce ne pouvait pas être un ouvrage suivi, car il n'y avait pas deux feuilles réunies, excepté plusieurs cahiers de papier blanc posés sur la table et destinés sans doute à être remplis de la même écriture pour se disperser ensuite sur le plancher comme les précédents.

Emmanuel Bianchi vit l'embarras où je me trouvais de poser le pied sans fouler une de ces feuilles, qui couvraient le plancher comme un véritable tapis; il vint à mon aide.

— Marchez dessus, monsieur, dit-il, ce n'est rien.

Mais, comme cette étrange écriture sans fin piquait ma curiosité :

— Ah! monsieur, dis-je, je vous dérange sans doute dans votre travail... — Non, répondit-il, ce travail, dont je m'occupe depuis plusieurs années, ne sera probablement suspendu que par la mort. C'est mon rocher de Sisyphe.

Il est impossible de peindre le désespoir étouffé avec lequel furent prononcés ces mots. J'y sentis une douleur unique et sans remède. Je pouvais à peine contenir une compassion involontaire.

— Que dites-vous, monsieur? m'écriai-je en saisissant sa main; mais son émotion disparut aussitôt. — J'ai dit, reprit-il avec son sourire bienveillant, que c'est un travail fort long, et comme je ne travaille pas pour vivre, mais pour m'occuper, je présume que je m'en occuperai jusqu'à mes vieux jours.

En disant cela, il m'avança la seule chaise du cabinet, en prit de la chambre précédente une autre pour lui, et, poussant le verrou, il s'assit devant moi et me dit :

— Eh bien, mon voisin, en quoi puis-je vous être utile?...

Alors, après m'être recueilli pendant quelques moments, je commençai mon récit en ne disant de la première aventure que ce qui était nécessaire pour comprendre la seconde. Emmanuel Bianchi m'écoutait avec la plus grande attention, et je voyais ses yeux prendre cette expression étrange que je lui avais remarquée déjà pendant sa conversation avec la jeune esclave. Enfin, je terminai mon récit en parlant de la lettre venue d'Europe, et qui mentionnait la mort de Lucie. Quand j'eus fini, Emmanuel Bianchi baissa la tête, et tomba dans une méditation profonde; soudain il se leva, tira de sa malle deux plumes métalliques; puis il revint à moi et posa ces

objets sur la table, en me disant : Pardon, je suis à vous dans un moment... Alors il s'assit, déboucha l'un des encriers, choisit une des plumes métalliques, prit une feuille de papier blanc et se mit à écrire dessus.

Je crus un moment qu'il voulait me donner une réponse par écrit, quoique ce procédé, quand il pouvait s'expliquer de vive voix, me parût assez étrange. Comme il n'en semblait pas faire un mystère, en écrivant à côté de moi, je jetai un regard curieux sur la lettre, mais je fus bien surpris en voyant courir sa plume sans laisser de trace sur le papier. Et ma surprise devint bien plus grande, quand, en terminant la page, il prit la seconde plume métallique, déboucha le second encrier, et se mit à écrire de nouveau sur cette même page, en choisissant précisément les mêmes lignes qu'il avait tracées déjà avec la première plume, et que je distinguais, grâce aux fines égratignures que la pointe métallique creusait sur le vélin. La seconde écriture avait les mêmes résultats que la première. Bientôt il termina cette singulière lettre doublée et invisible, et l'ayant cachetée, il se retourna vers moi.

— Monsieur, me dit-il, vous avez bien fait d'obéir à la voix de la Providence; car toute action loyale est son œuvre, soit que l'homme se trouve influencé par des motifs ordinaires ou surnaturels. En revenant dans votre patrie, vous saurez tout ce qui est nécessaire pour vous justifier à vos propres yeux... Oui! deux dangers avaient

existé pour cette jeune fille; sauvée du premier, elle aurait succombé au second en restant dans sa patrie. Je ne dois pas m'expliquer plus clairement, de peur de vous attrister, vous et ceux dont le bonheur doit être désormais sans nuage.... La lettre qui mentionne la mort de votre femme dans sa patrie est basée sur une apparence de la vérité. La jeune personne tombée dans une espèce de léthargie, qui avait tous les dehors de la mort, avait été mise en bière et transportée au caveau de sa famille; mais la Providence, qui veillait sur elle, envoya pendant la nuit une personne qui, sans se douter de ce qu'elle faisait, ouvrit la bière et laissa échapper la jeune fille au moment où celle-ci revenait à la vie... Quant à la scène de l'église où vous deviez jouer un si grand rôle, elle n'a aucun rapport avec les personnages précédents. C'est une autre histoire; vous la saurez aussi... Emmanuel Bianchi s'arrêta. — Vous n'usez pas envers moi de la même franchise qu'avec la jeune esclave, dis-je avec amertume. — Monsieur, répondit Emmanuel Bianchi, je n'ai l'habitude de révéler que ce qui ne peut l'être sans moi. Or, comme vous serez en mesure de vous satisfaire vous-même en revenant dans votre patrie, je ne vous ai dit que ce qui doit vous tranquilliser. — Me tranquilliser! m'écriai-je, voilà bien des paroles obscures! Vous me montrez des dangers mystérieux dans le passé, sans me rassurer sur ceux de l'avenir! Je veux savoir enfin si je puis, en revenant dans ma patrie, rapprocher ma femme de sa famille

sans rien craindre pour sa fierté ou pour son bonheur. — Écoutez-moi, répondit Emmanuel Bianchi, et tâchez de me croire. L'homme ne doit connaître que ce qui est nécessaire à son bonheur. Quant aux révélations pénibles, il vaut mieux les ignorer toujours, si ce n'est pour s'en préserver. Or, comme rien ne vous menace dans l'avenir, ni vous ni votre épouse, pourquoi évoquer des souvenirs qui pourraient empoisonner le bonheur présent? Il n'en est pas de même des actions vertueuses! Au moment où vous toucherez la terre de votre patrie, un homme animé d'un désir noble et généreux fera évanouir jusqu'au dernier malheur qui planait sur la noble famille de votre épouse... Remarquez bien cet homme, car c'est un de ces êtres si rares, que Dieu les envoie aux hommes comme des anges gardiens. Sans lui, ce n'est point la joie qui vous eût attendu dans votre patrie... Enfin, cet homme sera le premier que vous verrez dans le château de votre beau-père. Quant à vos inquiétudes sur votre réception, soyez sans crainte. Quel père, après avoir pleuré sa fille comme morte, ne serait pas joyeux en la retrouvant?...

Et maintenant, poursuivit Emmanuel Bianchi, en prenant la lettre mystérieuse et en me la tendant, maintenant il ne me reste plus qu'à vous prier de remettre ce papier à la personne à laquelle vous devrez tout le bonheur dont vous jouirez...

J'étais à bout de ma patience. Les paroles d'Emmanuel Bianchi surpassaient en obscurité les oracles de l'anti-

quité, et je commençais à avoir les mêmes doutes sur celles-là que j'avais déjà sur ceux-ci.

— Mais le nom de cet homme, au moins! m'écriai-je; dites-le-moi. Je voudrais connaître d'avance cet ami inconnu. Vous devez bien le connaître, vous, puisque vous lui écrivez une lettre si singulière. — La lettre, répondit tranquillement Emmanuel Bianchi, est écrite, comme vous avez pu vous en apercevoir, avec une encre sympathique, qui apparaîtra en son temps et lieu, et vous y lirez aussi bien que les autres. — Mais vous n'y mettrez pas l'adresse? fis-je en retournant l'enveloppe immaculée. — Comment voulez-vous que j'y mette l'adresse, quand je ne connais ni le lieu ni la personne auxquels elle est adressée? — Mais, hasardai-je, puisque vous paraissez si bien connaître l'individu, d'après ce que vous m'en avez dit... il me semble que... — Je connais *l'homme*, c'est vrai, répondit Emmanuel Bianchi; c'est-à-dire je connais la propriété occulte qui constitue son être et le fait distinguer des autres; chaque être a la sienne : quant au nom, ce n'est qu'un accessoire arbitraire, et il n'a aucun rapport avec celui qui le porte : je l'ignore. Tenez! Je le vois d'ici! Voulez-vous que je vous le montre? fermez les yeux.

En disant cela, Emmanuel Bianchi toucha de sa main mes paupières, que je fermai involontairement à ce contact, et soudain, dans le feu sombre qui couvrit ma vue, je vis se dessiner nettement une figure d'homme. Quoique

cette vision s'évanouît aussitôt, j'étais sûr de la reconnaître si je la voyais jamais, et en vérité je la reconnus... hier, en rentrant dans ce château, c'était vous, monsieur le docteur Justiniani!

Que l'on juge de ma confusion en entendant ces paroles du baron de la Rose! Ce compliment venu d'Amérique faillit me faire perdre toute contenance; mais j'étais loin d'être au bout de mes surprises!

— Pardieu! s'écria le comte, je n'avais pas besoin d'un miracle pour savoir que j'ai acquis en ce peu de jours un ami à toute épreuve, et qui, avec sa présence bénie, m'a apporté tant de bonheur inespéré! N'a-t-il pas éloigné de moi un immense malheur, celui de perdre la vue, ce qui m'eût désespéré surtout au moment où je retrouvais ma fille?

Ces dernières paroles du vieillard, et surtout le regard de mansuétude qui les accompagnait, me jetèrent dans un trouble extrême.

Comme l'avait fait sentir par ses vagues paroles ce singulier personnage d'Emmanuel Bianchi, je ne devais rien laisser transpirer des crimes terribles engloutis par la tombe, si je ne voulais jeter un nuage de deuil sur toute cette famille. J'étais sûr de moi à cet égard, mais pouvais-je l'être de même du vieux Joseph qui ne savait pas tout, c'est vrai, mais cependant assez pour éveiller la défiance du comte? Heureusement il ne me donna pas le temps de poursuivre ces tristes idées.

— Ah çà! baron, reprit-il tout à coup, mais vous devez avoir la lettre adressée au docteur Justiniani? — La voici, répondit le baron en tirant de sa poitrine un papier qui ne portait rien sur son enveloppe. — Ah! m'écriai-je brûlant de curiosité, si je ne craignais pas d'interrompre le récit du baron, je vous demanderais la permission de la lire! — Lisez, lisez au contraire, dit vivement le comte. Si vous eussiez été présent à cet entretien d'Emmanuel, il eût dit naturellement les paroles qu'il vous a écrites; donc la lettre doit compléter le récit, tout en le suspendant pour quelques minutes.

Je ne me le fis pas dire deux fois; je rompis le cachet, et je m'aperçus avec joie que le papier était couvert de caractères fort noirs et parfaitement lisibles. Je voulus lire la lettre à haute voix, mais, dès que j'y eus jeté les yeux, aux premiers mots, ma curiosité se changea en une vive inquiétude. Voici ce que m'écrivait Emmanuel Bianchi :

« Vous que la Providence avait choisi pour sauver ce noble et malheureux vieillard du dernier malheur que lui préparât cette femme implacable dans sa vengeance, froide dans ses calculs, vous qui, en déjouant son dernier crime accumulé sur tant d'autres, avez pénétré jusqu'au plus profond repli de ce cœur sans pitié et sans foi : accomplissez le dernier devoir que l'honneur et la charité vous commandent : que pas un de ses forfaits ne parvienne jamais aux oreilles de cette vertueuse famille!

et, puisque la tombe a englouti le criminel, vous, gardez le secret de ses crimes qui peuvent nuire encore. Déjà le vieillard se doute de quelque chose en voyant la mort frapper cette femme à l'aspect de sa fille. Un mot imprudent, et vous ferez revivre dans ce noble cœur le poison de la haine. Or, sachez que la haine ne produit que la destruction; elle détruit même en s'attachant à la tombe. Ne vous inquiétez pas des autres personnages qui savaient quelque chose sur cette femme : personne ne pourra leur nuire, car la droite de Dieu couvre toute cette famille. Quant au mystère qui entoure encore la fille du vieillard, vous le comprendrez en entier, mais vous seul.

» Adieu! recevez le baiser de celui qui vous aime. »

Je renonce à peindre ma stupeur à la lecture de cette lettre; mais, ce qui me mit en un véritable désespoir, c'était que je ne pouvais la montrer aux assistants, dont les regards étaient suspendus aux miens. Et pour refuser, quel prétexte avais-je, sans faire naître les plus étranges soupçons? Je me cassais la tête pour sortir de ces deux difficultés, tout en relisant attentivement chaque mot de cette singulière épître. Mais alors il arriva une chose à laquelle j'étais loin de m'attendre. J'étais si absorbé par la lecture, que je ne m'apercevais pas que les lignes parcourues se troublaient à mesure que je lisais les suivantes; en sorte qu'arrivé seulement aux derniers mots et ayant parcouru du regard toute la page, je m'aperçus qu'elle était devenue un brouillon indéchiffrable. Oh! dis-

je en moi-même, vous pensez à tout, monsieur Bianchi!... Alors je crus comprendre le motif de cette seconde écriture invisible, appliquée justement sur la première pour qu'en apparaissant toutes deux, la première devînt indéchiffrable sous la seconde. Il restait bien une petite difficulté à résoudre : c'était de faire apparaître les deux écritures dans un temps donné... mais une pareille difficulté pouvait-elle gêner un homme tel qu'Emmanuel Bianchi?

— Tenez! cher comte, dis-je au vieillard en lui tendant la lettre, j'ai cru y voir quelque chose; mais apparemment ce M. Bianchi s'est trompé d'adresse.

Le comte prit la feuille de ma main et la rapprocha de ses yeux.

— Auriez-vous par hasard des yeux aussi faibles que les miens? me dit-il. En verité, je crois bien voir qu'il y a quelque chose d'écrit, mais pour le déchiffrer, impossible! Lisez, Lucie, vous qui avez de bons yeux.

En disant cela, le comte tendit la lettre à sa fille, qui commença sans autre préambule :

« Vous que la Providence a choisi pour sauver ce noble et malheureux vieillard du dernier malheur... »

— Quoi! vous y voyez ces mots, madame? m'écriai-je exaspéré et ne pensant nullement à mon impolitesse de me jeter ainsi à travers la lecture. — Ah çà! docteur, dit le comte en riant, auriez-vous lu autre chose, par exemple? — Non! non! répondis-je en perdant complétement

l'esprit, ce sont justement les mêmes paroles! — Eh! bon Dieu! mais c'est tout simple, et vous avez dit vrai. Cette lettre, très-flatteuse, quoique adressée à vous, semble être écrite pour moi. Voyons, Lucie; nous t'écoutons. — Mais c'est que... balbutiai-je.

Enfin, j'étais perdu!

Sans paraître s'apercevoir de mon interruption, que l'on attribua sans doute à un surcroît de modestie, la baronne reprit de nouveau :

« Vous que la Providence a choisi pour sauver ce noble et malheureux vieillard du dernier malheur qui l'aurait frappé sans votre généreuse intervention, vous qui avez pénétré jusqu'au plus profond repli de ce cœur plein de pitié pour ses semblables et de foi en Dieu, accomplissez le dernier devoir que l'honneur et la charité vous commandent : que pas une de ses nobles pensées ne soit perdue pour ses enfants! Dites-leur comment ce père, brisé par le malheur, tourna son regard désespéré vers le ciel, pour y chercher un refuge; comment de sa douleur même naquit pour lui une pensée pleine de charité pour son prochain et de consolation pour lui-même. Or, la charité est un sentiment divin qui vivifie tout, même un cœur desséché par la vieillesse et les déceptions. Dites-leur comment a lutté cet homme, pour qu'ils en prennent exemple, si un jour Dieu voulait les éprouver à leur tour. Dites au vieillard qu'il n'abandonne pas, dans sa félicité, la tâche glorieuse et bienfaisante qu'il a en-

treprise pendant son malheur. La science qu'il poursuit est rude et difficile, grande et simple, comme tout ce qui émane des forces primitives de la nature. Mais qu'il n'en désespère pas... N'a-t-il pas guéri déjà son âme de la plus profonde blessure que le corps puisse jamais recevoir? Qu'il travaille donc et qu'il espère. Quant au mystère qui entoure encore sa fille, il le pénétrera bientôt.

» Adieu! recevez le baiser de celui de qui vous ne douterez plus. »

Pendant la lecture de cette inconcevable variante, je ne pus m'empêcher de me glisser derrière le fauteuil de Lucie, pour suivre la lecture. Ah! quel homme! voilà tout ce que je pus prononcer, quand Lucie, les yeux remplis de douces larmes, me rendit la lettre. Pour cette fois, les caractères y étaient restés.

— Savez-vous, messieurs, dit le comte profondément ému, que c'est un saint homme que cet Emmanuel Bianchi? Quel malheur qu'il soit en Amérique! — Peut-être reviendra-t-il en Europe un jour, répondit le baron. Il m'en a parlé à la fin de notre entretien. — N'anticipons pas, cher baron! s'écria le comte. Il y a tant de merveilleux et d'intérêt dans votre récit que tout doit y procéder par ordre. Faites-nous donc le plaisir de continuer.

Le baron de la Rose s'inclina et poursuivit :

— Cette incompréhensible vision de ma vue intérieure m'avait tellement frappé que je ne doutais plus des paroles d'Emmanuel Bianchi. — Ah! monsieur, lui dis-je

tout émerveillé de ce que j'avais vu, je comprends que vous ayez ainsi le pouvoir de faire franchir la distance à votre vue intérieure; mais ce qui est pour moi incompréhensible, c'est que vous puissiez en faire sentir l'effet à un autre. — Vous n'êtes pas, sans doute, sans avoir entendu parler de la double vue des Écossais? dit Emmanuel Bianchi. C'est un fait assez connu, je pense, pour que je vous en explique la théorie. On reçoit cette faculté de la nature, mais on ne l'acquiert pas par l'acte de sa volonté, comme vous pensez... Or, il suffit qu'un objet existe dans la nature, pour que nous puissions le voir par notre entendement... car vous comprenez que les yeux reflètent, mais ne voient pas... Ainsi il y a des hommes qui jouissent de cette propriété, et c'est ce qui constitue la seconde vue. Quant au pouvoir de la transmettre à un autre, ceci est un acte de notre propre volonté, qui met l'âme d'un individu en rapport avec la nôtre. Ceci est du ressort du magnétisme animal. Plusieurs hommes en connaissent la vertu. Moi, je possède ces deux facultés : j'ai la double vue et je suis magnétiseur.

Voilà pourquoi j'ai pu vous faire voir l'objet qui s'est présenté à ma vue intérieure.

Tout cela était dit par Emmanuel Bianchi d'une voix égale et tranquille, comme s'il m'eût parlé de la chose du monde la plus simple. Cependant je crus m'apercevoir que cet entretien lui pesait, et que, tout en me donnant l'ex-

plication de ces mystères, il avait hâte d'en finir. Mais moi, qui ne me possédais plus de curiosité :

—Oh! je vous crois, je vous crois, monsieur! m'écriai-je; mais ce qui est plus fort que la double vue, c'est le pouvoir de pénétrer dans l'avenir et de soulever le voile du passé, car je ne doute plus de vos paroles. Ah! quelle science merveilleuse! — Chez moi, c'est aussi un don plutôt qu'une science, répondit Emmanuel Bianchi avec son triste sourire. La science aurait acquis par calcul ce que je ne possède que par divination. Quant au passé et à l'avenir... ces deux époques n'existent que relativement à nous, car le passé n'est que la cause du présent et l'avenir n'en est que la suite... Pour comprendre cela, il faudrait savoir une science admirable!... Mais... brisons sur ce sujet, si vous voulez, dit tout à coup Bianchi en me serrant doucement la main, il m'attriste beaucoup... J'ai tant perdu!...

Cette dernière parole d'Emmanuel Bianchi me fit vaguement comprendre que son éternelle tristesse venait sans doute d'un regret poignant. Mais qu'avait-il donc pu perdre, cet homme, si ce qu'il possédait était encore si grand?

— Donc, vous partez bientôt... vous allez revoir la patrie? dit-il en se levant. — Peut-être dans deux semaines, répondis-je; et vous, monsieur, ne viendriez-vous pas revoir notre vieille Europe? — L'Europe est ma patrie aussi, dit-il, j'ai là mes parents, il faut bien que

j'y retourne un jour. Vous voyez, poursuivit-il en me montrant sa malle de voyage, voilà tout ce que je possède, je ne suis donc pas long à me mettre en route; mais malheureusement, si je ne suis pas long à partir, je mets un temps infini pour arriver...

A ces mots, il me fit un signe d'adieu, et nous nous quittâmes.

Les paroles de cet homme ne firent que confirmer les doutes que j'avais déjà sur les aventures de ma femme. Je me hâtai de redescendre chez moi pour conter à Lucie mon entretien avec notre mystérieux voisin.

Mais Lucie, moins enthousiasmée que moi de toutes ces révélations, qui, à vrai dire, ne révélaient pas beaucoup, m'écoutait avec une inquiétude visible.

— Mon ami, dit-elle quand j'eus fini de parler, vous avez oublié une chose, la plus importante à demander à Bianchi : mon père vit-il? Il me semble qu'il vous a bien peu dit à ce sujet. Que m'importent à moi mes dangers personnels? Ne suis-je pas votre femme pour les braver? — Mais, répondis-je, il me semble qu'Emmanuel Bianchi s'est prononcé au contraire assez clairement...—Oh! oui, s'écria Lucie avec amertume, il vous a dit : Quel père, après avoir pleuré sa fille comme morte, ne serait pas jaloux de la retrouver? Voilà ses paroles. Mais que signifient-elles, sinon que mon père eût été joyeux en me voyant? Mais cela ne me prouve nullement qu'il le sera, c'est-à-dire qu'il vit encore. Et puisque nous ajoutons foi-

aux paroles de cet homme, allez demain, mon ami, lui demander une réponse positive à ce sujet, sans quoi tout cet avenir de bonheur m'attriste au lieu de me réjouir.

Le lendemain, j'allai chez Emmanuel Bianchi pour lui soumettre les inquiétudes de ma femme, quand, arrivé à sa porte, je la trouvai fermée. Cela me parut étrange, d'après ce que j'avais entendu la veille, je frappai, point de réponse! Alors, pensant qu'il pouvait être sorti, je descendis chez le concierge pour le lui demander. Le concierge me répondit qu'Emmanuel Bianchi n'était pas sorti, mais parti, et qu'en conséquence son appartement était à louer. Voilà un départ bien précipité, me dis-je; voulait-il éluder mes nouvelles questions, prévoyant, en sa qualité de devin, ma visite d'aujourd'hui, ou bien est-ce par une cause étrangère? Enfin, je tranquillisai Lucie de mon mieux, et comme le temps de notre départ approchait, tous ces préparatifs, joints à la joie de revenir dans la patrie, après une si longue absence, calmèrent un peu ses inquiétudes. Deux semaines après mon entrevue avec Emmanuel Bianchi, nous quittâmes l'Amérique. Un temps des plus favorables nous seconda durant tout ce long et pénible trajet, et cela nous parut d'un heureux présage. Enfin, nous touchâmes la terre de notre chère patrie, et la première nouvelle que j'eus d'un de mes collègues, qui habitait les environs de W***, fut que vous, mon cher père, vous étiez en bonne santé, et viviez retiré dans ce château, avec madame la comtesse Sylvia, votre belle-

sœur, que nous avions eu le malheur de perdre en ces derniers jours.

Je renonce à vous peindre la joie de Lucie à la pensée de vous revoir.

Elle me conjurait d'arriver tout droit chez vous au château, m'assurant de votre bon accueil et de votre entier pardon; mais je refusai net de passer par W*** sans m'y arrêter au moins pour un jour, non que je doutasse de votre pardon, comme le promettait ma chère Lucie, mais, m'attendant à vos questions, je voulais me mettre en mesure d'y satisfaire. Pour cela, je devais absolument savoir si Gaspar habitait encore la bienheureuse ville de W***. En outre, j'avais sur moi une dépêche à remettre au gouvernement, ce qui devait me retenir au moins vingt-quatre heures.

Respectant la légitime impatience de ma femme, je la laissai partir seule pour se rendre auprès de vous. Je n'étais pas fâché à la vérité d'aplanir un peu la voie pour le ravisseur de la comtesse Lucie, tout mari qu'il était. Donc Lucie se sépara de moi à W***, où, après avoir fait mes affaires de service, je me mis immédiatement en quête de mon ami Gaspar. La révélation du mystère de l'église m'était promise par Emmanuel Bianchi; or, qui pouvait me la donner mieux que Gaspar, qui était présent, comme vous le savez?

Je retrouvai le logement de mon ami, qui n'en avait pas changé depuis trois ans, et je faillis me pendre au cou

de son vieux concierge, tant ma joie devint grande quand il m'apprit que Gaspar n'était pas chez lui, mais probablement au cabaret, dans ce bienheureux cabaret d'où étaient sortis pour moi tant de malheurs en rêve, et tant de bonheur en réalité! Je n'allais pas, je volais. Enfin j'arrive, je jette le nom de Wanderberg à l'hôte, qui, en me reconnaissant, pousse un cri de joie, et court m'indiquer le cabinet où résidait mon très-cher ami.

Je retrouvai Gaspar juste dans la même position où je l'avais surpris en entrant dans cette chambre il y avait trois ans : mollement renversé sur ses chaises, le nez en l'air, les yeux au plafond. Devant lui, une petite table, un verre et une bouteille... Faut-il vous le dire? Ces mêmes objets, ces mêmes goûts, chez cet incomparable ami, me transportèrent de joie. Gaspar faillit tomber à la renverse en m'apercevant, puis il s'élança vers moi, m'étreignit à m'étouffer, comme un athlète, et pleura comme un enfant. Je lui rendis son accolade non moins chaudement. Ce garçon m'aimait! La Rose! la Rose! murmura-t-il en me regardant avec attendrissement, te voilà revenu! Cet exploiteur des nouveaux mondes! ce cher, ce mille fois cher ami!... Maître Jean! s'écria-t-il de toutes les forces de ses poumons, maître Jean! deux bouteilles de champagne, un second verre et une seconde chaise pour cet incomparable la Rose!

— Non pas, non pas, cher ami, dis-je en l'arrêtant, j'ai à te parler de choses sérieuses, et que nous possé-

dions toute notre raison. — Est-ce moi qui la perds, cette girouette de raison, hein? dit Gaspar en clignant des yeux. Te souvient-il d'un certain souper que nous fîmes ici? — Eh! c'est justement de cela que je veux parler. — Ah! bah!... — Eh bien! écoute, Gaspar! j'ai retrouvé cette Blanche d'Altona en chair et en os! et, ce qui est plus, je suis depuis deux ans son heureux époux. — Incomparable la Rose! s'écria Gaspar. — Et à cette heure, interrompis-je, laissant ma femme, qui s'en est allée chez son père, le comte de Rutler, je suis accouru chez toi pour te demander un éclaircissement. — Son père, le comte de Rutler! s'écria Gaspar. Ah! ce nom me rappelle que tu m'écrivis il y a deux ans à peu près... tu me demandais si j'avais assisté au mariage de sa fille, n'est-ce pas, la Rose? — Oui, Gaspar. — Eh bien! c'est prodigieux, mais je n'y comprends rien! Et tu dis que ta femme est cette même Blanche d'Altona, la châtelaine de ton rêve?... — Du moins par la figure, oui, répondis-je en souriant. — Eh bien! s'écria Gaspar en se levant avec emphase, je te cède la palme! Que c'est bon de se griser de la sorte! Ce cher ami! marié à un rêve! Parbleu! raconte-moi l'événement!

Alors je lui racontai la scène de l'église, car il en savait déjà le commencement.

— Est-il possible, c'était toi qui fis ce beau coup? s'écria-t-il quand j'arrivai à l'enlèvement de Lucie. — Est-ce que tu ne le savais pas? dis-je étonné, tu y étais pour-

tant. — Parbleu! oui, j'étais présent, mais je ne pus reconnaître le fameux ravisseur, tant tu mis d'adresse dans l'exécution. Peste! quelle aventure! Tu as donc enlevé mademoiselle Berthe? Peste! quelle chance!—Comment, mademoiselle Berthe? m'écriai-je.—Certainement, mademoiselle Berthe, à la noce de laquelle j'étais invité, dit Gaspar. Mais, non! je radote, s'écria-t-il, pardon, c'était Blanche d'Altona, ou, pour mieux dire, la comtesse de Rutler. Bon Dieu! je m'y perds! Mais poursuis! je t'écoute avec tout mon entendement, quoique je n'y comprenne rien.

Je racontai à Gaspar, avec tous les détails que vous savez déjà, messieurs, mon voyage en Amérique, mon mariage avec Lucie, enfin la rencontre d'Emmanuel Bianchi, etc., etc. Je vous laisse imaginer quelle mine faisait mon ami en m'écoutant.

— Eh bien! dis-je en terminant mon récit, j'espère que tu éclairciras cette scène de l'église? — Eh! certainement, puisque j'étais un des invités à la noce. Ah çà! mais il y a cependant une chose qui m'embarrasse : tu dis que ta femme est la fille du comte de Rutler? — Oui. — Ah! voilà! — Eh bien? — Eh bien! la jeune fille qu'on voulait marier dans cette église se nommait mademoiselle Berthe, tout court, et elle habitait avec sa mère ou avec sa tutrice, je ne sais trop laquelle, un des villages aux environs de W***. Mais où ai-je la tête? Il est bien clair que ce n'est pas Berthe que tu as enlevée, puisque c'est la

comtesse de Rutler. Oh! Dieu! s'écria-t-il soudain, que je voudrais voir ta femme! — Pourquoi? demandai-je. — Pardieu! pour voir sa figure. Je ne l'ai vue à l'église que momentanément, et entourée de plusieurs personnes... et tu comprends que c'est là que doit être la clef du mystère. — Qu'à cela ne tienne, ami, dis-je en tirant de ma poitrine un médaillon avec le portrait de Lucie, que j'avais fait faire en Amérique, et qui était de la plus parfaite ressemblance. — Ah! je m'en doutais! s'écria Gaspar, après y avoir jeté les yeux, cet étrange *quiproquo* m'est expliqué : c'est son sosie! — Est-il possible? m'écriai-je. — Oui! te dis-je, répliqua Gaspar, c'est le sosie de mademoiselle Berthe, qui ressemble si bien à ta femme; ou, pour mieux dire, ta femme ressemble si bien à mademoiselle Berthe, que son fiancé a pris ta femme pour la sienne. Ajoute à cela la confusion de toute cette scène et tu comprendras la chose... Il y a bien quelques personnes qui crièrent à la substitution, et même j'étais du nombre, surtout quand la jeune fille parla; mais je te demande le moyen de se reconnaître, quand tu tombas comme la foudre en nous emportant cette pomme de discorde, sans que toutefois la querelle fût vidée pour cela. Maintenant, puisque je sais à quoi m'en tenir, je puis te raconter la chose. D'après ce que tu m'as dit des aventures de ta femme, je m'explique la présence de la comtesse de Rutler dans cette église. Écoute : je vais te dire en deux mots l'histoire de mademoiselle

Berthe; car pour ce qui est de la révélation complète de sa vie aventureuse, du diable si on en saura jamais le dernier mot!

Alors Gaspar me raconta l'aventure suivante, que je vais vous dire à sa place, quand ce ne serait que pour vous épargner force jurons accessoires, que vous avez aperçus sans doute briller plus d'une fois au milieu des paroles de mon ami.

Ainsi, pour commencer par le commencement, je vous dirai qu'il y avait de par le monde une jeune fille nommée mademoiselle Berthe, qui vivait tout près de notre ville avec une vieille femme, les uns disent sa mère. Or, cette mademoiselle Berthe, par le plus étrange hasard dont la nature se plaît quelquefois à douer ses créatures, cette mademoiselle Berthe, dis-je, se trouva être de la plus parfaite ressemblance de figure avec Lucie. Mais je borne là cette identité; car, autant Lucie est noble et pure, autant mademoiselle Berthe était intrigante et volage. Donc, parvenue à l'âge de raison, et même un peu avant cette époque, Berthe aima. Mais, comme à son point de vue aimer une seule personne était peu, elle en aima deux à la fois. Le premier était un pauvre étudiant en médecine et se nommait Pierre de L***; le second appartenait à une famille fort honorable et assez riche. Il ne faisait rien, et s'appelait Wilfrid de G***.

Tant que MM. Wilfrid et Pierre ne se surent pas rivaux, tout alla bien; mais, un beau jour, Wilfrid, qui

avait poussé la passion jusqu'à vouloir épouser Berthe, reconnut que Pierre avait fait avant lui une affreuse brèche dans le cœur de sa belle fiancée. Cette découverte fit une impression des plus désagréables sur Wilfrid, qui avait le malheur d'être soupçonneux et jaloux comme un Turc. Alors, MM. Wilfrid et Pierre, d'indifférents qu'ils étaient, devinrent ennemis acharnés. Wilfrid, qui aimait véritablement Berthe, sachant qu'avec l'humeur de celle-ci il ne fallait pas perdre de temps, si on voulait y gagner quelque chose, proposa à la vieille mère de hâter le mariage. La vieille donna sa bénédiction des deux mains. Apparemment, le dépôt confié à sa surveillance maternelle la gênait trop. On arrêta que le mariage se ferait dans une église rustique pour éviter le bruit, et l'on envoya les invitations, parmi lesquelles se trouva désigné Gaspar, qui était une des connaissances du fiancé. Les nombreux parents de Wilfrid, tous gens honnêtes et dévoués, blâmaient hautement son choix à cause de l'inconduite connue de mademoiselle Berthe. Ils avaient surveillé chacun de ses mouvements depuis qu'elle était devenue la fiancée de Wilfrid, pour découvrir une de ses nombreuses légèretés et en faire part à leur parent. Leur défiance ne se trouva que trop fondée. Berthe, au moment de se rendre à l'église, où l'attendait Wilfrid, s'était enfuie secrètement avec Pierre (on le suppose du moins), qui avait dû être prévenu d'avance pour préparer le coup. Les parents de Wilfrid, qui surent la chose aussitôt,

comprenant que la fugitive ne pouvait être loin, sautèrent dans leurs équipages et se précipitèrent sur les différentes routes pour la rattraper, ainsi que son ravisseur, et les conduire ainsi tout devant Wilfrid, afin de lui démontrer l'indignité de la conduite de Berthe. Ils espéraient de le guérir ainsi de sa passion... En même temps ils envoyèrent un exprès à l'église pour faire part de ce scandale à Wilfrid. Ce fut alors qu'une partie de ces poursuivants rencontra Lucie sur la grand'route, en face de son château, pâle et demi-morte. Comme quelques-uns d'entre eux ne connaissaient Berthe que de vue, et que les autres ne la connaissaient pas du tout, ils enlevèrent Lucie, dont le silence accrédita encore cette méprise. Wilfrid, qui ne savait rien encore, s'impatientait déjà à l'église, avec le reste de la société. Le messager envoyé pour le prévenir arriva enfin tout essoufflé et raconta la mésaventure. Wilfrid, qui en devint furieux, voulut s'élancer à la poursuite de Berthe; mais, au moment où il franchissait la porte, arriva la voiture avec Lucie et ses ravisseurs, qui s'excusèrent de ne pas avoir saisi Pierre, qui était devenu introuvable.

La pâleur de Lucie, ses vêtements en désordre, tout cela allait si bien à la position de Berthe, poursuivie, séparée de son amant, que tout le monde y fut trompé, et particulièrement Wilfrid.

Au moment où Lucie parla, réveillée de sa stupeur par les expressions hautaines de Wilfrid, un doute s'éleva

parmi les assistants de cette scène; mais Wilfrid ne voulait démordre de cette idée, qu'il avait affaire à Berthe. Quant à la voix et aux paroles pleines de fierté que prononça Lucie, Wilfrid assurait que Berthe savait revêtir tous les langages et tous les caractères et que ce qu'il y avait de certain, c'est qu'elle le trompait.

Alors, la jalousie poussant aux derniers excès la rage de Wilfrid, il saisit l'épée d'un des assistants et jura qu'il tuerait Pierre partout où il le rencontrerait, et qu'il forcerait Berthe à devenir sa femme, si elle ne voulait pas être immolée à l'instant même.

A ce geste, à ces mots, tout le monde frémit, car on savait jusqu'où pouvait se porter la rage de Wilfrid. Heureusement Lucie profita de la confusion qui s'ensuivit et se précipita hors de l'église.

Vous savez le reste, messieurs, quant à ma fuite avec Lucie, poursuivit le baron de la Rose; mais voici ce qui se passa à l'église. Wilfrid était bien loin de s'attendre à un pareil dénoûment, ainsi que le reste de la société. Il me prit pour Pierre et s'élança à notre poursuite, mais heureusement trop tard; car au bout de cinq minutes, il nous perdit complétement de vue...

— Vois-tu, me dit Gaspar en terminant l'histoire de Berthe, c'est Dieu qui t'a envoyé pour sauver cette jeune fille, car une minute d'hésitation... Et Dieu sait ce qui pouvait arriver! Je connais Wilfrid, c'est une tête sans cervelle. Quant à mademoiselle Berthe, elle a fait, ma foi,

très-bien de s'enfuir, car je te demande un peu le bonheur de devenir la femme d'un homme qui n'a pour venir en aide à ses amours que poignards et épées. Nous ne sûmes que trois jours après ce qu'était devenue Berthe : pendant que nous nous démenions à la poursuivre par monts et par vaux, Berthe, fidèle à sa nature, s'en allait tout tranquillement dans la calèche d'un prince hongrois, avec lequel elle trompait définitivement Pierre de L*** et Wilfrid de G***. Arrivée en Hongrie, où on l'a vue depuis étaler un luxe effréné, Berthe, comme une fille d'ordre et de mémoire, rédigea à sa mère une lettre où elle lui disait que, trouvant l'amour de Wilfrid trop violent et celui de Pierre trop faible, elle se trouvait beaucoup mieux avec son prince, qui avait tout le contraire de ces deux défauts, et qui ne la menaçait jamais de mariage; qu'en conséquence elle laissait à MM. Wilfrid et Pierre l'entière liberté de vider leur querelle comme ils l'entendraient. Il va sans dire que ces messieurs, considérant leur position respective, finirent par laisser les armes, car rien n'étouffe mieux la jalousie entre deux amants d'une femme qu'un troisième avec lequel elle trompe les deux premiers.

Ainsi finirent les confidences de Gaspar.

Il ne me restait plus qu'un seul point à éclaircir dans l'aventure de Lucie, c'est-à-dire comment elle s'était trouvée au caveau. Je ne doutais plus que si je devais en avoir jamais l'explication, ce ne pouvait être qu'ici, au château où cet événement avait dû se passer.

Sorti de chez Gaspar, je devais repasser encore au ministère, où l'on me retint fort avant dans la nuit, de sorte que je rentrai trop tard chez moi pour pouvoir arriver ici pendant le jour. Le lendemain, je commandai les chevaux qui devaient me conduire ici, quand vous, mon cher comte, et Lucie, vous vîntes me rejoindre.

Et maintenant, dit le baron de la Rose en terminant son long récit et en s'adressant au comte, ne pouvez-vous pas me dire, monsieur, quelque chose de l'obscure affaire du caveau? Quelqu'un y était-il entré? Selon les paroles d'Emmanuel Bianchi, on doit attribuer au dérangement d'un cerveau malade l'apparition de cette femme. Je vous avoue que, dans les deux cas, la bière qui avait dû rester ouverte m'intrigue fort.

— Je crois pouvoir résoudre cette difficulté, dis-je alors en me retournant vers le baron. — Quoi! vous, monsieur Justiniani? s'écrièrent à la fois Lucie, le comte et le baron de la Rose.

Ne croyant pas devoir taire plus longtemps l'étrange maladie de la comtesse Sylvia, maladie qui, jointe à la circonstance particulière de sa visite nocturne au caveau, dont m'avait parlé Joseph, et qui m'avait expliqué depuis longtemps l'apparition de cette femme au yeux fermés; ne croyant donc pas nécessaire de cacher cette circonstance, que je pouvais même tourner au profit de Sylvia, je racontai à mes auditeurs que je savais que la comtesse souffrait depuis de longues années de ce mal étrange que

l'on nomme le lunatisme, mal sur lequel elle voulut garder le plus profond secret durant toute sa vie, tant cette double existence nocturne lui inspirait de chagrin et d'horreur; enfin, que son apparition au caveau, où un domestique l'avait vue entrer pendant la nuit, était un acte qui s'expliquait assez naturellement. En effet, voulant faire un dernier adieu à sa nièce, la comtesse poursuivit son idée jusque dans son sommeil. Puis, après avoir accompli son œuvre, elle referma la bière avec cette ponctualité de mouvement qui caractérise toutes les actions des lunatiques, et ceci explique le bruit qu'avait entendu Lucie au moment où elle s'enfuyait.

— Vous me faites souvenir d'une chose à laquelle j'avais ajouté fort peu d'importance dans le temps où elle se passa, dit le comte après un moment de silence. On m'avait parlé une fois de bruits étranges et d'éclats de voix que l'on avait entendus pendant la nuit retentir dans les appartements de ma belle-sœur. C'étaient apparemment ces accès de lunatisme qui la tourmentaient. Pauvre Sylvia!... Ainsi tout est expliqué pour vous, baron! — Ah! je comprends tout maintenant, il est vrai, s'écria le baron de la Rose. Vous, monsieur Justiniani, vous avez levé le dernier voile qui couvrait ce mystère; mais c'est à vous, comte, qu'il convient de me soulager du dernier scrupule qui pèse sur ma conscience. Maintenant que je vous ai dit avec sincérité toutes mes actions et les événements qui les ont fait naître, me pardonnerez-vous encore une fois

d'avoir été cause de votre long chagrin, et d'avoir osé ravir la main de Lucie sans le consentement de son père?

En disant ces mots, le baron de la Rose prit Lucie par la main, et tous deux plièrent le genou devant le comte.

Le vieillard les étreignit en silence, et pendant quelques moments les tint serrés contre son cœur. Puis se penchant vers eux, il les releva par un geste plein de douceur et d'amour; sa noble figure était inondée de larmes.

— J'ai tant de bonheur dans l'âme, dit-il, qu'elle en est remplie tout entière, mes beaux enfants!... Vous avez sauvé ma fille, car quelle destinée que la sienne, si elle épousait ce brutal? Quel risque, si elle s'y opposait?... Baron de la Rose, vous êtes un noble cœur, et tous deux vous avez obéi à une voix mystérieuse et providentielle, c'est moi qui vous le dis!

Après ces mots prononcés d'une voix solennelle, le vieillard se retourna vers le jeune homme :

— Mon fils, vous avez fini votre récit? — Oui, mon père. — Et vous n'avez rien de plus à nous dire?—Rien, monsieur, sinon que mon bonheur s'est accru depuis que je vous connais, répondit le baron, surpris comme nous de cette question du comte.

Le vieillard tomba encore dans la méditation où je l'avais surpris plusieurs fois pendant le récit du baron de la Rose; puis, répondant sans doute à sa propre pensée : —C'est vrai, dit-il, vous devez ignorer cela!.. Dites-moi,

baron, n'avez-vous plus entendu prononcer ce nom d'Altona?

— Certainement non! répondit le baron en souriant, puisque cette histoire merveilleuse n'existait que dans mon cerveau, quoique la suite de cette vision vraiment providentielle... — Pardon si je vous interromps, reprit le comte, mais savez-vous, monsieur, que tout ce que vous nous avez racônté sur cette aventure est beaucoup plus étrange encore que vous ne pensez? Et, pour moi, cette première aventure n'est elle-même que la suite d'une autre...

Ce fut le tour du baron de la Rose de regarder le comte avec étonnement.

Lucie et moi, nous jetâmes un cri de surprise.

— Quoi! monsieur, s'écria le baron, vous dites... — Je dis, poursuivit le comte, que ce nom d'Altona, éteint depuis deux siècles, avait existé dans cette contrée. Le premier comte de Rutler épousa dans ce temps la seule héritière de ce nom, et ainsi notre maison actuelle en descend. Mais il y a une autre chose que vous ignorez aussi : c'est la légende de cette famille d'Altona. Je vais vous la dire dans toute sa naïveté primitive; à vous d'en saisir le sens et la conséquence mystérieuse. La voici : Si une jeune fille de la maison d'Altona était destinée à périr d'une mort prématurée, alors on avait coutume de dire qu'elle était fiancée au chevalier de la Nuit. On personnifiait ainsi la mort. Et de là, je pense, cet étrange

surnom. Mais, qui plus est, cet émissaire de la tombe se trouve exactement décrit par la légende comme vous l'avez dépeint vous-même... On assurait que ce spectre avait l'habitude de rôder pendant la nuit autour du château, qu'il n'osait approcher tant que sa victime vivait encore. Mais au moment même où la jeune fille rendait le dernier soupir, on voyait, dit-on, le terrible chevalier de la Nuit apparaître soudain au milieu de la cour d'honneur et ravir sa fiancée pour l'emporter dans la tombe. Or, au commencement du XVe siècle, parmi les chefs de cette famille, nombreuse encore, vivait avec son père la célèbre Blanche d'Altona, célèbre par sa beauté autant que par sa vie exemplaire.

On dit donc que, frappée par ce malheur qui planait comme une malédiction sur sa famille, Blanche résolut de conjurer la vengeance divine, même au péril de sa vie; car, ajoute la légende, il y avait une autre tradition beaucoup plus ancienne, qui disait que cette vengeance divine étant venue à la suite d'un crime commis par une femme de cette famille, elle ne pouvait être conjurée que par une autre femme du même sang. Il fallait pour cela que non-seulement cette dernière fût chaste et vierge, mais résignée à mourir elle-même, la victoire n'étant qu'à ce prix. Et voici comment cette conjuration pouvait être accomplie : s'il se trouvait une jeune fille de ce nom d'Altona, assez vertueuse et assez forte pour se livrer en victime expiatoire (sans toutefois qu'elle fût désignée

par la fatalité comme fiancée du chevalier de la Nuit), cette jeune fille, dis-je, devait prendre un rameau d'olivier bénit, dont elle devait couvrir la victime au moment où le terrible chevalier de la Mort paraîtrait au château... Beaucoup d'années s'étaient écoulées sans que personne osât affronter la mort, sans que le glaive de la justice divine cessât de frapper... Enfin l'heure de la délivrance sonna!... Blanche, la sainte et brave jeune fille, n'eut pas longtemps à attendre : bientôt une de ses sœurs, à peine âgée de quinze ans, ressentit un mal étrange et sans remède qui devait la conduire à une mort prématurée... Déjà les bruits mystérieux se répandaient au château... On disait avoir vu depuis deux nuits le terrible chevalier rôder autour du noble castel... Toute la famille tomba dans la consternation... Alors la vertueuse Blanche, fidèle à sa résolution, dont personne n'avait le secret, munie de son rameau, se place au chevet de sa sœur expirante, et ne la quitte ni le jour ni la nuit... Quelque temps après, le moment arriva. Dans la nuit du septième jour, une clameur immense retentit au château, et le hideux fantôme se dressa sur le seuil de la chambre où la sœur de Blanche rendait le dernier soupir. Mais Blanche, couvrant de son rameau sa sœur mourante, s'élança, aussi prompte que l'éclair, au-devant de son ennemi. Alors, dit-on, un combat étrange s'ensuivit : le fantôme, ne pouvant approcher de sa victime, qui tenait le rameau bénit, se rua avec furie sur Blanche, qui,

n'étant plus protégée par le talisman, reçut un coup de poignard, et tomba aux pieds du chevalier, dont la pâle figure reçut au front une goutte de ce sang expiatoire. En ce moment même, et comme si cette goutte de sang eût été de flamme, le fantôme chancela à son tour, poussa un cri lugubre, et disparut pour ne jamais revenir. Après la mort de Blanche, qui, selon les uns, mourut sur le coup, et, selon les autres, guérit de cette blessure, la sombre légende de la famille d'Altona se transforma en une autre. On dit qu'en récompense de son action, Blanche, après sa mort, reçut le don d'être la sauvegarde de toutes les jeunes filles de son sang qui seraient menacées d'un malheur quelconque, et principalement d'une union forcée. Enfin, en mémoire de cet événement glorieux, on fit ériger une statue de marbre, représentant Blanche tenant son rameau bénit; et cette statue fut placée sur le lieu même où cet étrange combat devait avoir lieu... Voilà, messieurs, la légende de notre famille dans toute sa pureté. Enfin, il y a peu de personnes aujourd'hui qui sachent que cette fabrique de faïence, dont vous parliez, est bâtie sur la place même où s'élevait jadis le grand château d'Altona, témoin des faits que je viens de vous raconter, et qui a été démoli pendant les guerres de trente ans. C'est dans ce château, habité par le dernier seigneur d'Altona, qu'arriva un de mes aïeux, pour demander en mariage sa fille unique, qui fut ma trisaïeule... Eh bien! n'avais-je pas raison

de dire que votre aventure, tout extraordinaire qu'elle est, se trouve cependant beaucoup plus étrange que vous ne le pensiez? car, vous le voyez, l'ombre de la vertueuse Blanche nous protége encore!

Et le vieillard, levant ses deux mains au ciel, comme s'il voulût en faire descendre un témoin invisible, prononça les paroles suivantes, qui semblaient sortir de son cœur : *Gratias et preces tibi, sancta virgo; ora pro nobis!*

Le comte se tut et joignit les mains.

Lucie, le baron et moi, nous gardâmes le silence, frappés d'étonnement et de cette crainte superstitieuse qui envahit le cœur le plus téméraire devant l'évidence d'un fait surnaturel.

Je voyais bien que le baron, qui s'était préparé, et à juste titre, à étonner ses auditeurs par son récit, se trouvait tout surpris lui-même en retrouvant, à son insu, une mystérieuse réalité là où il n'avait vu qu'un songe.

— C'est incroyable! s'écria-t-il enfin; voilà un fait auquel je ne m'attendais guère! Mais comment se fait-il que vous, Lucie, qui êtes une descendante de la famille d'Altona, vous ne m'ayez jamais parlé de cette légende?

— Par une raison bien simple, répliqua le comte : je ne la lui ai jamais racontée, et je la connaissais seul, vu que ma fille était encore trop jeune pour l'entretenir d'une si lugubre histoire.... Et maintenant, mes amis, puisque Dieu a comblé mes derniers jours d'un si grand bonheur,

allons lui rendre des actions de grâces. J'ai fait venir à ce sujet l'aumônier du château; il doit nous attendre déjà dans notre antique chapelle.

Le comte se leva, et nous le suivîmes en silence, absorbés par ces étranges révélations. Pour moi, qui ai pénétré bien plus avant dans tous les mystères de cette famille, l'explication que j'avais donnée au sujet de la scène du caveau, tout en satisfaisant mes auditeurs, me satisfit médiocrement. Pouvais-je croire à cette tendresse de Sylvia, même pendant son sommeil, d'après ce que j'ai vu et entendu? N'était-ce pas plutôt un autre sentiment qui l'attirait vers le tombeau de celle qu'elle y avait précipitée? A cette idée qui m'avait échappé durant le récit compliqué du baron de la Rose, je me posai soudain cette autre question : Sylvia aurait-elle inventé un crime pendant sa confession nocturne? Lucie était-elle empoisonnée, ou non? Si elle l'était, comment comprendre son réveil? Alors, profitant d'un moment où le comte, soutenu par le baron, entrait à l'église et laissait sa fille un peu en arrière, je m'approchai de Lucie, et, l'arrêtant doucement : Madame la baronne! dis-je à voix basse, une chose que je n'ai pas bien comprise m'a frappé dans le récit de votre mari. Vous lui avez dit, je crois, que vous vous étiez endormie un soir, pendant votre maladie au château, et que vous n'étiez revenue à vous qu'au caveau; ne vous souvient-il pas d'avoir pris quelque chose.... quelque médecine, par exemple, avant de succomber à ce long sommeil?

— Pourquoi me demandez-vous cela, docteur? dit Lucie étonnée. — C'est que, en ma qualité de médecin, répondis-je, je serais curieux de savoir si la léthargie suivit immédiatement l'effet de la médecine, ou si elle avait pour cause éloignée votre maladie seule... — Écoutez, dit Lucie à demi-voix, vous me faites souvenir d'une particularité que j'avais oublié, vu son peu d'importance, de dire même à mon mari... je me souviens que la dernière médecine que je pris me fut présentée par ma tante. Au moment où je devais la prendre, ma tante se détourna pour prendre quelque chose... Alors, trouvant le goût de cette liqueur trop amer, je profitai du geste de ma tante et je rejetai la médecine de ma bouche...

A ces mots de Lucie, je me souvins des paroles d'Emmanuel Bianchi, que pour moi seul tout serait éclairci, et un bandeau tomba de mes yeux : je compris tout! Le poison rejeté heureusement était sans doute de l'opium, dont le peu qu'en avait bu Lucie aurait eu cependant assez de force pour paralyser durant deux jours les facultés de la jeune fille, avec tous les dehors de la mort.

— Eh bien! qu'en pensez-vous, docteur? demanda Lucie. — Je pense, madame, que la léthargie devait provenir de votre faiblesse, puisque la médecine n'y fut pour rien.

Lucie s'éloigna.

Ainsi l'action de Sylvia m'apparut sous son véritable

jour. Mais la Providence, qui veillait sur la jeune fille, frappa d'un mal étrange son ennemie et se servit du bourreau pour sauver la victime. Le danger que Lucie aurait couru à l'église sans l'intervention du baron de la Rose aurait pu, en tout cas, lui devenir funeste, s'échappât-elle des mains de Wilfrid ou non, car, sauvée de lui, Sylvia restait toujours. Mais alors l'ombre de Blanche avait quitté son tombeau séculaire, et, fidèle à la promesse qui l'animait pendant sa vie, s'était élancée comme un ange gardien pour arrêter le destin qui allait frapper son sang.

Pendant que toutes ces pensées traversaient mon esprit, le vieux prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, parut sur les marches de l'autel. A quelques pas de lui, prosterné à terre, était le comte de Rutler; à ses côtés se tenaient sa fille et le baron de la Rose.

Je fis quelques pas à travers cette église à peine éclairée pour me joindre à eux. En ce moment, l'orgue fit entendre sa voix pleine et vibrante...

— Voilà des aventures bien extraordinaires! dis-je à Justiniani, quand il eut cessé de parler. — Mon cher ami! répondit le docteur, la vie intime des hommes est si bizarre, que, si on la décrivait fidèlement, personne n'y croirait! L'histoire qui a la prétention de nous représenter l'homme tel qu'il est, l'histoire est faite par le temps, et en ce cas le temps est très-semblable à la rivière; comme elle, il cache une foule de choses curieuses dans

son sein, tandis qu'à l'œil du voyageur il ne présente qu'une surface froide et uniforme. — Peut-être dites-vous vrai, docteur!... Et êtes-vous resté longtemps au château de Rutler? — Trois jours après je repartis pour W***. — Et vous n'avez plus revu toute cette famille? — J'ai eu, répondit Justiniani, quelques semaines après, une petite aventure qui me rappela ces nobles hôtes, et cela si vivement, que je revins quelque temps après au château pour la leur conter. C'était une singulière aventure! Je me suis rencontré avec une personne que je ne connaissais pas, et qui partit me laissant enchanté de sa conversation. Alors je demandai son nom à une autre personne que je ne connaissais pas non plus, et je découvris qu'elles m'étaient connues toutes deux!

FIN DU BARON DE LA ROSE.

LE

CHAPELET ROUGE.

— Je vous ai dit, reprit Justiniani, que, trois jours après avoir entendu le récit du baron de la Rose, j'étais reparti pour W***.

Je racontai au prince l'histoire de Lucie, omettant tout ce qu'il y avait de surnaturel dans le récit du baron de la Rose, que je ne voulais pas présenter aux yeux du prince comme un visionnaire. Je racontai donc simplement la maladie de Lucie, l'étrange quiproquo dû à sa ressemblance avec une autre personne, et enfin l'acte tout chevaleresque du baron.

Le prince R*** crut entendre un conte des Mille et une Nuits. Il ne revenait pas de son étonnement.

— Ce brave la Rose ! s'écria-t-il enfin, je le connais de vue, c'est un charmant garçon. Je suis enchanté de son bonheur. Peste ! la bonne capture qu'il a faite ! Quant au vieux comte, j'en suis ravi, et je vais lui envoyer dès demain mes félicitations. C'est un des plus nobles seigneurs que je connaisse, et je l'aime beaucoup. Est-il vrai que sa belle-sœur soit morte ?—Oui, monseigneur, il y a quelques jours seulement, et c'est moi qui ai présidé à l'enterrement. — Je crois que le comte n'était pas trop affligé ! Ils étaient en froid, malgré la faiblesse apparente du comte... Mais je ne puis revenir de ma surprise. Cette charmante Lucie est-elle aussi jolie qu'auparavant ? — Comme un ange. — Ah ! quelle aventure ! quelle aventure ! répétait le prince. Savez-vous, docteur, que c'est tout un canevas pour un romancier ? Je vais vous en indiquer un qui est rempli du mérite littéraire, et qui en fera un livre : c'est un certain Gaspar de Wanderberg. — Quoi ! l'ami du baron de la Rose ? m'écriai-je en interrompant le prince ; car, comme je rejetais tout l'extraordinaire de l'histoire du baron de la Rose, je n'avais pas dit un mot de Gaspar.—Vous voulez parler de Gaspar de Wanderberg, poursuivis-je, qui passe toute sa vie dans un cabaret ! — Ah ! je ne savais pas qu'il fût l'ami du baron de la Rose, dit le prince ; en ce cas, c'est lui-même qui lui contera son histoire... Quant à la manière de vi-

vre de Gaspar de Wanderberg, je vois que vous vous êtes trompé comme beaucoup d'autres. C'est un homme bizarre qui préfère la chambre d'un hôtel garni à son propre appartement; voilà tout. Mais il a un grand talent. Il ne fait que deux choses dans sa vie : penser et écrire; et quand il n'écrit pas, c'est-à-dire quand il pense, comme son activité naturelle le pousse à faire toujours quelque chose, il a constamment auprès de lui un verre de vin, qu'il boit par petites gorgées, tout en ruminant ses nouvelles compositions. Et l'on m'a assuré que ce seul verre durait ordinairement plusieurs heures. Voilà pourquoi tous ceux qui ne le connaissent pas bien pensent que c'est un ivrogne; et Wanderberg, loin de s'en fâcher, s'y prête de bonne grâce...

J'étais assez surpris de ces paroles du prince, qui me montrait Gaspar de Wanderberg sous un autre point de vue, quoique le baron de la Rose m'eût parlé aussi de son talent littéraire. Au reste et après tout, ceci m'était indifférent.

— Eh! bon Dieu! s'écria tout à coup le prince, j'oublie de vous dire que ma fille vous attend avec impatience, pour vous demander une permission. J'allais vous envoyer un exprès, quand vous êtes revenu si à propos. — Qu'y a-t-il, monseigneur? — Il y a que nous voulons faire une petite partie de plaisir : aller aux eaux de W***. Ma fille est si heureuse d'être guérie qu'elle se hâte de se réjouir, la pauvre enfant! Si vous n'avez rien

à dire contre le voyage, nous le ferons ensemble, n'est-ce pas? — Avec plaisir, mon prince. — Eh bien! allons chez ma fille, et vous en déciderez.

Après avoir vu la princesse, qui allait à merveille, je donnai mon plein consentement, et, une semaine après, nous partîmes, le prince, sa fille, sa tante, une bonne vieille personne, toute noble et avenante, quelques gentilshommes de leur suite et moi.

Les eaux de W*** étaient tout près de la ville, de sorte que le prince nous quittait souvent pour retourner à W***, où l'appelaient ses nombreuses relations. Quant à nous, nous passions notre temps le plus gaiement possible. Les promenades du soir succédaient aux fêtes du jour. Nous fîmes force excursions aux alentours, nous visitâmes maintes chaumières et maints palais. Ainsi s'écoulèrent à peu près trois semaines. Il va sans dire que j'étais le principal ordonnateur de ces fêtes et promenades, en absence comme en présence du prince. Lui et sa famille étaient d'une humeur charmante. Ils se conduisaient en vrais grands seigneurs qu'ils étaient, en témoignant à tout le monde cette noble bienveillance qui, tout en laissant chacun à sa place, donnait cependant libre carrière aux bonnes idées et aux bonnes paroles. Et n'en déplaise à la génération d'aujourd'hui, qui crie si fort pour l'égalité, on ferait mieux de l'apprendre chez les hommes d'autrefois, qui, esclaves de leurs convenances traditionnelles, ne s'abaissaient jamais, mais élevaient

tout jusqu'à eux, ce qui est infiniment plus distingué que d'endosser la blouse en guise de fraternité et de démolir le pavé en manière de récréation.

Mais pardon ! s'écria Justiniani, je me jette dans la politique... Je suis un vieillard, voyez-vous? j'ai vu partir tant de bonnes choses et arriver tant de mauvaises... que je regrette également et ce qui est parti et ce qui vient... Revenons donc à notre sujet.

Un jour, on nous fit la proposition de visiter le château de Kœln, qui, par la mort de son dernier seigneur, le baron de Kœln, se trouvait abandonné et commençait à tomber en ruine. Moi, qui adore les vieux châteaux en général, et ceux qui tombent en ruine en particulier, j'acceptai la proposition avec joie. Un soir donc, nous nous acheminâmes vers le château de Kœln, la princesse, sa tante, quelques autres personnes et moi, le prince étant ce jour-là à W***.

En arrivant au château, nous y trouvâmes plusieurs étrangers, visiteurs comme nous, et tous ensemble nous montâmes le vaste perron de cette antique demeure des barons de Kœln. C'était bien un de ces châteaux rêvés par le baron de la Rose; rien n'y manquait, ni fossés, ni pont-levis, ni tourelles.

A peine étions-nous dans les premières chambres, que l'odeur propre aux vastes appartements abandonnés saisit agréablement mon odorat.

Nous parcourions depuis quelque temps ces grandes

salles silencieuses et désertes, nous arrêtant parfois à admirer un vieux meuble ou une antique armure suspendue aux boiseries sculptées. Parmi tous ces objets plus ou moins beaux par leur travail ou par leur forme, se trouvait une châsse en bois, fermée par une glace où était suspendu un chapelet en corail. Je m'arrêtai avec curiosité devant ce chapelet, tout en me demandant ce que pouvait signifier cet objet religieux, qui eût été beaucoup mieux placé dans un cloître que dans un château.

— Un des seigneurs de ce château était-il moine? demandai-je au vieux jardinier qui nous servait de *cicerone*. — Non, que je sache, répondit le vieillard. — En ce cas, pourriez-vous me dire à qui appartenait ce chapelet? car évidemment il devait appartenir à quelqu'un de la famille, pour avoir ici une place d'honneur. — Quant au chapelet, monsieur, je n'en sais rien, sinon qu'en entrant au service du château, sous le dernier seigneur, je trouvai le chapelet à la même place où vous le voyez maintenant.

Ces questions que je faisais à haute voix attirèrent l'attention de quelques étrangers qui nous suivaient, et je vis deux d'entre eux, marchant l'un au bras de l'autre, se rapprocher de la châsse de bois. Un de ces deux étrangers se baissa, et, après avoir contemplé attentivement le chapelet, se retourna vers le jardinier.

— Vous ne nous avez pas encore montré, dit-il, une salle qui s'appelait autrefois la Salle des Portraits? —

Monsieur, répondit le vieillard, la salle dont vous me parlez n'existe plus. Voilà bientôt quinze ans qu'elle est tombée en ruine. Cela paraît étrange, en comparaison des autres appartements, qui se sont si bien conservés; mais, si vous avez connu le dernier seigneur du château, vous n'ignorez pas que cette salle était fermée et abandonnée depuis deux siècles. A l'heure qu'il est, elle ne présente qu'un plafond défoncé et un monceau de ruines.
— C'est cela, dit l'étranger. Autrefois ce chapelet était suspendu parmi les portraits de cette salle. — Monsieur, dis-je en m'adressant à l'étranger, vous qui paraissez avoir connu feu le baron de Kœln, pourriez-vous nous dire à qui appartenait ce chapelet? — Oui, monsieur, répondit-il, et c'est une bien lugubre histoire, qui eut lieu dans ce château à une époque fort reculée, ce qui explique l'abandon et la ruine actuelle de cette salle.

A ces mots de l'étranger, un murmure de curiosité partit de tous les côtés, et la personne qui lui tenait le bras :

— Vous qui paraissez si bien renseigné, racontez-nous donc cette histoire. Je suis sûr, poursuivit-il en s'adressant à notre société, que ces dames ne vous en sauront pas moins gré.

Tout le monde entoura l'inconnu avec empressement. Le gracieux visage de la princesse s'éclaira de la plus vive curiosité; elle fit un signe à sa tante, qui, en sa qualité d'Allemande, raffolait des histoires lugubres.

— Si les dames peuvent entendre votre histoire, monsieur, dit-elle en s'adressant à l'étranger, nous serons charmées de vous écouter. — Madame, répondit-il en s'inclinant avec une dignité polie, je ne raconte jamais rien qui ne puisse être entendu de tous.

Le ton, les paroles de l'étranger, son air noble et réservé à la fois, nous faisaient pressentir quelque chose d'intéressant et de mystérieux, non-seulement dans le récit, mais dans le narrateur lui-même. Nous fîmes un demi-cercle autour de lui, et l'étranger, après avoir recueilli ses souvenirs, commença en ces termes :

— Messieurs, dit-il, je vais vous raconter une histoire qui vous prouvera que les hommes ont beau cacher leurs crimes dans la tombe, ce sont les morts qui en parleront un jour, si les vivants se taisent!

A ces mots de l'étranger, prononcés avec une conviction profonde, une terreur involontaire nous saisit, et le cercle de la société se resserra par un mouvement unanime.

Le narrateur poursuivit :

— Il y a près d'un demi-siècle, une société brillante et choisie se rassembla un soir dans ce château, chez son avant-dernier seigneur, Jean, baron de Kœln. Ni les plaisirs de la campagne, ni la somptueuse hospitalité du gracieux châtelain, n'occupaient ce soir-là la foule animée de ses nobles hôtes : toute leur attention se concentrait sur un célèbre voyageur que l'Europe entière s'effor-

çait vainement de comprendre. Ce voyageur était le comte Alexandre de Cagliostro... L'opinion qu'on avait de cet homme étrange était divisée, comme à l'ordinaire : les uns regardaient Cagliostro comme un charlatan fameux, les autres comme un agent politique; il y avait même des personnes qui voyaient en lui un homme véritablement surnaturel. Mais toutes ces différences d'opinion cédaient à un désir unanime : le voir et l'entendre.

Outre les secrets mystérieux de la nature, Cagliostro possédait beaucoup de mérites réels qui paraissaient être non moins merveilleux. Il prodiguait l'or, mais la source de ces millions restait inconnue; il était bien vu à la cour de tous les souverains, avait plusieurs relations politiques, et personne n'en savait *le pourquoi*. Enfin, la magie, à laquelle on croyait encore à la fin du XVIIIe siècle, soutenue par la force de la parole et par un grand savoir puisé dans la vie cloîtrée du savant, tout cela posait Cagliostro à un degré si élevé, qu'il était trop difficile de s'y maintenir sans posséder son vaste esprit et un rare bonheur.

Il est facile de comprendre qu'à peine Cagliostro avait-il salué le baron de Kœln, il devint le centre de toute la société. Mais, comme la plupart tiennent un homme de talent pour un acteur qui doit divertir la société, sa conversation prit insensiblement autour du comte une tendance mystique. Des questions sur l'avenir et le passé plurent de toutes parts.

Tout à coup quelqu'un de la société l'interrogea sur le moment de sa mort.

Le baron, qui entendit ces paroles, se retourna vivement et avec inquiétude vers la personne qui les avait prononcées.

Cagliostro, qui avait surpris ce mouvement du baron, se retourna aussi.

— Si vous ne voulez pas me causer de chagrin, ainsi qu'à notre hôte, dit-il, je vous supplie de ne point me faire de pareilles questions. Je le sais par expérience, ces sortes de prédictions, s'accomplissent-elles ou non, elles ont souvent des suites fâcheuses. — Merci, comte! dit le baron, je suis parfaitement de votre avis. Pourquoi savoir une chose qui viendra toujours assez tôt nous surprendre? Mais si la tristesse a seule le charme bizarre de nous attirer, je proposerai de mon côté une question dont la solution sera peut-être non moins lugubre. Pourriez-vous m'éclairer, poursuivit le baron en s'adressant au comte, sur un événement mystérieux arrivé dans notre famille et dans ce château? La divulgation de ce secret ne peut nuire à personne, car les hommes qui y ont pris part sont morts depuis longtemps.

Cagliostro devint attentif... Le bruit de la société s'éteignit. Le baron reprit de nouveau :

— Comme j'ignore moi-même les détails de cet événement, que mon père ignorait comme moi, vu que mon bisaïeul, qui en avait été le témoin, n'en a jamais parlé,

je n'en puis vous raconter qu'une tradition obscure, qui se transmet chez nous de père en fils comme une légende de famille... — Mon bisaïeul François, baron de Kœln, avait deux enfants : un fils et une fille. Le fils, Rodrigue, se sépara jeune de son père, et vécut presque jusqu'à sa mort auprès des cours étrangères. Agnès, la sœur de Rodrigue, habitait seule ce château avec son vieux père; elle avait perdu sa mère étant encore enfant. Quand Agnès atteignit sa seizième année, le baron lui déclara qu'il avait arrêté pour elle un mariage, et qu'elle devait épouser le comte d'Orby, un homme très-riche et voisin de nos terres dans ce temps-là. Agnès apprit, dit-on, la volonté de son père sans murmurer; mais il paraît que cette alliance ne faisait pas son bonheur; on peut le présumer, du moins, par les suites. Nonobstant, le jour du mariage arriva; les invités et les parents s'assemblèrent; la cérémonie devait se célébrer dans la chapelle de ce château. L'église était déjà remplie de monde, et le prêtre attendait les jeunes fiancés devant l'autel... quand tout à coup un bruit étrange se répandit dans tout le château : la fiancée, en traversant la salle des portraits, avait disparu! Tout le château se mit en émoi. On parcourut les appartements et les corridors, on chercha partout : tout fut inutile. N'ayant pas trouvé Agnès au château, on se mit à explorer la route et les chemins de traverse; enfin, on chercha pendant toute la nuit; mais c'en était fait d'elle! et jusqu'à ce jour on ignore ce qu'elle est devenue.

Depuis ce triste événement, personne de notre famille ne toucha plus à cette salle; elle resta déserte et fermée. La superstition ou ce triste souvenir en étaient-ils cause? je ne sais, mais la salle arriva jusqu'à moi, dans le même état que durant la vie de mes prédécesseurs... Voilà, mon cher comte, tout ce que je sais sur cet événement mystérieux de notre famille.

— Peut-être, voulant se soustraire à un mariage forcé, Agnès s'était-elle enfuie? dit Cagliostro. — Tout le monde le crut, répondit le baron; mais on dit qu'un vieux domestique assurait dans ce temps-là qu'Agnès n'avait pu fuir, parce que la salle était fermée, que les valets se tenaient dans tous les appartements, que la cour était éclairée et remplie de monde, et, par une fantaisie bizarre du baron, qu'on avait levé le pont quand les invités arrivèrent. Franchir le mur d'enceinte eût été une folie : le mur en est trop élevé, entouré d'un profond fossé, et de plus en vue de tout le monde. — Mais comment la salle se trouva-t-elle fermée, juste au moment où Agnès la traversait? dirent avec intérêt plusieurs des personnes qui écoutaient le récit du baron de Kœln. — Je trouve ce fait tout aussi incompréhensible, répondit le baron en haussant les épaules; mais je vous l'ai dit, messieurs, ce ne sont que les paroles d'un vieux serviteur : sont-elles vraies ou fausses? je n'en sais rien. Je rapporte ce qui m'a été dit, voilà tout! — Tout ceci peut être vrai, interrompit Cagliostro; mais convenez, cher baron, que, malgré l'assurance du

vieux serviteur, cette foule d'invités pouvait justement d'autant mieux seconder une fuite, si l'on y admet un complice, un plan bien conçu, et le bonheur, qui joue un si grand rôle dans notre existence, et renverse parfois les obstacles les plus compliqués. — Je ne discute nullement cette opinion, d'autant plus qu'elle est la seule probable, dit le baron; mais l'événement n'en reste pas moins mystérieux; car, comme je vous l'ai dit, depuis ce temps-là on n'a rien su d'Agnès. — Et son père, que devint-il? demanda Cagliostro. — Après la disparition de sa fille, répondit le baron, mon bisaïeul vécut presque encloîtré dans ce château, et mourut six ans après, dans les bras de son fils, qui arriva quelques heures avant la mort du baron François. — Oui, c'est un événement assez bizarre; mais qu'attendez-vous de moi? demanda Cagliostro. — Cher comte! dit le baron en prenant Cagliostro par la main, si cela est en votre pouvoir, donnez-nous la solution de ce mystère. Agnès avait-elle péri au château, ou s'était-elle enfuie? Dans tous les cas, je voudrais connaître sa destinée.

Un murmure d'approbation courut par toute la société qui entourait le baron et le comte. Tous applaudirent à sa demande. Quelques-uns, souriant avec malice, disaient assez haut, entre eux, qu'une pareille affaire était un peu plus difficile que d'inviter à souper Alexandre de Macédoine, ou quelque autre héros de l'antiquité.

— J'y vois une seule difficulté, objecta à demi-voix à

son voisin un Anglais qui se tenait parmi les personnes qui entouraient le comte, et cette difficulté n'est autre que la *véritable* révélation du mystère.

Cagliostro ne parut pas entendre toutes ces remarques. Il devint pensif pendant un instant, puis, se retournant vers le baron :

— Il existe un seul moyen de connaître la vérité, dit-il; il faut que le passé revienne, que vous en soyez les témoins oculaires, et alors vous en verrez vous-mêmes le dénoûment mystérieux.

Cette réponse inattendue frappa tout le monde.

— Comment, cher comte, bégaya le baron d'une voix mal assurée, vous voulez nous rendre témoins oculaires d'un événement qui a eu lieu il y a cent ans ou à peu près?... — Oui! répondit Cagliostro. Ne m'avez-vous pas dit que l'accident se passa dans une des chambres de ce château? Qu'y a-t-il de plus simple? Montrez-moi cette salle, j'évoquerai les ombres de vos ancêtres, et la nuit des noces, avec la destinée mystérieuse d'Agnès, repassera devant vos yeux.

A ces mots, un cri de terreur et d'approbation, mais cette fois-ci en faveur du comte, partit de tous côtés. Toutes les objections ironiques se turent. La proposition de Cagliostro avait surpassé l'attente générale.

— Les faibles en foi peuvent-ils en être témoins? demanda l'Anglais en souriant. — Je ne récuse personne, répondit Cagliostro. La foi et le doute sont des mots qui

changent de valeur selon les circonstances. Je ne cherche pas de prosélytes et ne fais point mystère de pareilles évocations; mais je vous supplie, messieurs, poursuivit le comte en s'adressant à tous ceux qui l'entouraient, je vous supplie de m'entendre et de remplir une condition : pas un de vous n'a connu ces hommes dont les passions et les faiblesses vont reparaître de nouveau au grand jour. Quoique vous ne puissiez avoir contre eux ni haine ni mépris, cependant, devenant témoins d'un crime peut-être caché jusqu'à cette heure, vous sentirez vos cœurs bondir d'indignation. Mais, sachez-le, l'âme, en rejetant son enveloppe terrestre, ne brise pas tous les liens qui l'unissaient à ce monde, elle en conserve les vestiges; ainsi que l'enfant dont les veines portent le sang de ses ancêtres, tous les deux ils ne sont que des branches de l'arbre immense de la nature. L'amour seul doit unir l'homme avec le monde des esprits; la haine et la colère, en atteignant au delà du tombeau, font de ce lien un pacte terrible. Ainsi, donnez-moi votre parole d'honneur que non-seulement vous vous abstiendrez d'indignation envers les êtres qui sont déjà affranchis de la justice humaine, mais que, au contraire, vous aurez de l'indulgence et de la charité pour les fautes qui leur sont pardonnées peut-être depuis longtemps.

Quand toute la société eut donné son assentiment, le baron se fit apporter une bougie et les clefs de la salle, présenta la main à Cagliostro, et, suivi de ses hôtes brûlants de curiosité, se dirigea hors de l'appartement.

La salle des portraits se trouvait à l'aile opposée du château, de sorte qu'il fallait traverser auparavant toutes les chambres qui précédaient.

Au fur et à mesure que tout le monde avançait, traversant la longue enfilade des sombres appartements éclairés à peine par la lumière fugitive de la bougie que portait le baron, les bruyantes acclamations de la société devinrent de plus en plus rares, de sorte qu'au moment où le baron s'arrêta devant les portes de chêne de la salle des portraits, on put distinguer, tant le silence devint général, le chuchotement mystérieux des arbres qui s'agitaient lentement derrière les hautes fenêtres.

Le baron, ayant introduit la grosse clef, fit jouer la serrure avec effort.

Quand les deux battants, grinçant sur leurs gonds rouillés, cédèrent lentement à l'impulsion vigoureuse du baron, un souffle froid et sépulcral, s'échappant de la porte béante, éventa tous les assistants, qui s'arrêtèrent par un mouvement spontané.

Cagliostro prit la bougie des mains du baron, et entra le premier dans la salle.

Ce vaste et sombre appartement, témoin jadis de plaisirs et de festins bruyants et du despotisme féodal, avait le style gracieux et sévère de l'architecture gothique.

La ruine et l'abandon auxquels étaient voués ces murs leur prêtaient la sombre grandeur d'un temple abandonné, où depuis longtemps le silence a remplacé les

hymnes sacrées et où les plantes parasites montent sous le dôme obscur au lieu d'encens...

On distinguait partout, peintes comme des tableaux, de riches tentures, qui, déchirées en plusieurs endroits, pendaient, semblables à des ailes immenses, couvrant tantôt la figure d'une nymphe demi-nue, tantôt un cerf bondissant sous un rocher... Sur un côté du mur étaient percées de hautes fenêtres en ogive avec des vitraux coloriés; en face pendaient, sans cadres, les portraits des anciens seigneurs du château. Les vieilles tables aux pieds tors et les chaises au dossier haut et peintes étaient dispersées çà et là dans toute la salle. Quand l'air extérieur s'y engouffra avec violence par la large ouverture des portes, les toiles légères des portraits se soulevèrent faiblement au contact de ce souffle, et la pâle réflexion de la bougie anima leurs figures silencieuses.

Le baron conduisit Cagliostro à l'un des portraits représentant une belle jeune fille, et, élevant sa main : Comte, dit-il, voici le portrait d'Agnès! On le disait très-ressemblant. A sa droite, cet homme au visage sévère et triste, habillé en pèlerin, c'est son frère. Et voilà leur père, ce vieillard à cheveux blancs, en manteau écarlate et l'épée à la main.

La société du baron de Kœln examinait avec curiosité les figures de ces personnages morts depuis si longtemps, et dont les passions devaient se rallumer de nouveau, tandis que leurs cœurs étaient réduits en poussière.

— Voyez, poursuivit le baron, en étendant la main vers le portrait de la jeune fille, voyez comme Agnès ressemble à son père. Mais, au lieu de l'altière sévérité de celui-ci, les traits de sa fille, empreints de résolution et d'âme, ont la beauté harmonieuse et douce d'une madone de Raphaël. Pour cette dernière expression, Agnès, dit-on, la tenait de sa mère; mais le portrait de ma bisaïeule s'est malheureusement perdu. Eh bien! comte, voilà la salle qui fut témoin de cet événement mystérieux. Faut-il vous dire que cette seconde porte, en face de celle par laquelle nous sommes entrés, conduisait autrefois à la chapelle...

En disant ces mots, le baron fit quelques pas dans la direction indiquée.

Durant toute cette conversation, Cagliostro ne prononça pas un mot et prêtait une attention distraite aux paroles du baron. Parfois, son regard de flamme, empreint d'une vive compassion, s'arrêtait sur la belle figure d'Agnès. On voyait qu'une lutte intérieure agitait l'âme du comte.

Enfin, il passa sa main sur ses yeux, comme un homme qui se réveille, éleva la bougie, et commença à inspecter la salle.

— Je vous conseille, messieurs, de vous placer dans les embrasures des fenêtres; comme les plates-formes en sont très-larges, vous pourrez y tenir tous librement. Quoique les ombres que vous verrez soient impalpables, néanmoins les êtres vivants ne doivent pas se mettre sur

leur passage. Maintenant, je dois vous laisser seuls pour quelques moments, afin de faire certaines préparations. Ne laissez entrer personne, et tâchez d'attendre l'évocation non avec une vaine curiosité, mais avec un sentiment plus digne de l'homme.

Le baron demanda s'il ne fallait pas faire préparer un réchaud, comme cela se pratiquait dans de pareilles circonstances, mais Cagliostro répondit que l'on pouvait allumer le feu sur le plancher, qui était dallé de pierres.

Cagliostro sortit.

— Pouah! fit l'Anglais en escaladant une des fenêtres, quels préparatifs hostiles! J'ai lutté bien des fois et de grand cœur avec les hommes, mais j'avoue ma crainte d'avoir affaire aux esprits! Cher baron! n'avez-vous pas de place un peu plus sûre? S'il prenait fantaisie à l'un de vos vénérables aïeux de se placer juste sur la fenêtre que j'occupe?... — Vous riez, milord, interrompit le baron avec mécontentement et en haussant les épaules; je connais le comte depuis longues années, et, croyez-le, dans des cas sérieux, il est bien éloigné du charlatanisme! — Comment! je ris? s'écria l'Anglais; mais je tremble de terreur rien qu'à y penser. Voyez! il me semble même que votre aïeul nous fait signe de la tête... — Je sais, milord, que vous ne croyez à rien et que vous tournez en ridicule tout ce qui vous semble incompréhensible... — Cher baron! je vous assure que je ne ris guère. La proposition que Cagliotro nous a faite aujourd'hui est d'un

genre tout nouveau. Cela ne m'a pas l'air d'une de ces évocations dont j'ai été témoin une fois. Alors, je dois avouer que j'ai ri de tout mon cœur, et, qui plus est, ma fierté nationale en fut satisfaite. — Milord! milord! contez-nous cela, fit-on de toutes parts.—Voici la chose, poursuivit l'Anglais: C'était à Paris, il y a trois ans à peu près, j'étais invité parmi les autres à souper chez Cagliostro. Comme à l'ordinaire, il nous proposa de choisir à volonté pour convive un des héros de l'antiquité, ou même un demi-dieu. Le choix tomba sur Pharaon, qui, comme vous le savez, périt dans les profondeurs de la mer Rouge. Pharaon parut. Alors il me vint l'idée de lui adresser la parole. Devinez en quelle langue il me répondit? — Sans doute en hébreu ou en cophte? fit toute la société. — Voilà où vous êtes dans l'erreur, messieurs! Pharaon me répondit en pur anglais!

Tous éclatèrent de rire.

Le baron seul ne partageait pas l'hilarité générale; il regardait avec inquiétude la porte par laquelle Cagliostro était sorti.

— Cher baron! dit l'Anglais, avec un sérieux imperturbable, n'attendez pas le comte si tôt; il faut faire *certaines préparations*, comme il vous l'a dit lui-même. Je suis sûr qu'il est allé dire à Caron que celui-ci laisse passer vos ancêtres, quand ils voudront repasser le fleuve du Styx.

L'Anglais avait à peine dit ces paroles, que la porte s'ouvrit et que Cagliostro entra dans la salle.

Son visage avait extrêmement pâli; on voyait qu'il souffrait moralement. Ses yeux seuls brillaient d'inspiration et d'audace. Il tenait dans ses mains un mouchoir blanc rempli de feuilles sèches. Par curiosité ou par superstition, tous les assistants se turent. L'Anglais même, après avoir dit gravement : *Oh!* s'enfonça plus profondément dans l'embrasure de la fenêtre. Cagliostro vida le mouchoir sur la plaque de marbre devant la cheminée, alluma une branche sèche qu'il introduisit sous le monceau de feuilles, et, se mettant devant le bûcher, il prit une fiole de sa poche et en versa quelques gouttes sur les feuilles.

— Quel homme prévoyant! dit l'Anglais à voix basse; il porte sur lui, à ce qu'il paraît, son *évocatif*.—Taisez-vous, au nom de Dieu! interrompit vivement le baron en saisissant l'Anglais par la main.

Cagliostro souffla la bougie. Le feu commença à courir parmi les feuilles, et, sans les enflammer, éclatait en brillantes gerbes d'étincelles. Enfin, le brasier s'enveloppa d'une noire fumée qui, au lieu de monter en haut, s'élargit par toute la salle comme un brouillard. Bientôt il s'épaissit tellement que le feu devint invisible. La nuit profonde qui se fit dans la salle ne pouvait être comparée qu'aux ténèbres des nuits d'automne, sans lune et sans étoiles, où l'air semble compacte. Tout à coup l'odeur aromatique de l'encens se répandit dans la salle. Tous les assistants sentirent un léger tournoiement de tête, semblable à l'effet des substances narcotiques.

— Je me sens mal, murmura le baron.

L'Anglais toussa avec force et se serra contre la fenêtre. Le reste de la société se tint fortement par les mains.

Alors commença une vision étrange.

Une faible lumière perça l'obscurité, et la salle s'éclaira peu à peu. Mais ce jour ne pouvait venir de la faible lumière du brasier, disparu complétement avec Cagliostro. Une pareille lueur était semblable à l'effet du matin, dont la lumière dissipe l'obscurité de la nuit.

Bientôt toute la société vit distinctement la salle, mais sous un nouvel aspect. Toute sa ruine avait disparu. Il n'y avait plus ni corniches tombées en poussière, ni tentures déchirées. Tout était neuf et resplendissant, comme si elle était d'hier. De grands lustres en bronze brillaient de mille lumières sous un plafond à peinture ingénieuse, représentant Diane chasseresse, légère et majestueuse, suivie de sa meute bruyante. De hauts siéges dorés, à tapisserie de velours, étaient rangés autour des tables, sur lesquelles brillaient des coupes d'or et d'argent. Sur les murs, entre les portraits garnis de riches cadres sculptés, étaient suspendues de resplendissantes armures de chevaliers et les armes de différentes époques, depuis le javelot des Grecs jusqu'au pistolet à mèche.

La sensation désagréable qu'avait ressentie la société du baron de Kœln avait cessé.

— C'est incompréhensible! murmura le baron; tous

ces objets qui avaient effectivement appartenu à mon bisaïeul se conservent encore chez moi jusqu'à présent!... Mais qu'est-ce! Entendez-vous?...

En ce moment, des sons joyeux et pleins d'harmonie éclatèrent dans le lointain, et le bruit de la marche et des voix d'une foule nombreuse se fit entendre. Ce bruit se rapprochait de plus en plus. Tout à coup les portes de la salle s'ouvrirent à deux battants : deux pages habillés de soie et de velours parurent sur le seuil, et se tinrent immobiles aux deux côtés de la porte. Une brillante enfilade de chambres que l'on apercevait à travers ces deux battants ouverts commença à se remplir d'une foule nombreuse et bruyante de personnages mis avec élégance et somptuosité. Toutes ces personnes, passant devant les deux pages, entraient dans la salle où se tenait le baron de Kœln avec sa société. Mais toutes ces figures des arrivants, comme avoua depuis le baron, lui étaient parfaitement inconnues. Plusieurs de ces hôtes mystérieux s'arrêtaient dans la salle, examinaient quelques rares objets; les autres traversaient le vaste appartement et sortaient par la porte opposée, qui conduisait à la chapelle. Parmi toute cette foule, si bigarrée autant par les costumes que par les figures, se tenait un moine de l'ordre des franciscains. Il avait le visage tourné contre le mur, et paraissait examiner un tableau avec une grande attention, tâchant de ramener soigneusement son capuchon sur sa figure. Personne ne parut le remarquer.

Tout à coup une grande rumeur se fit entendre dans les appartements précédents. La foule qui encombrait la salle se rua sur la porte d'entrée et se rangea en deux haies, laissant un large passage au milieu : on attendait quelqu'un. Effectivement, quelques minutes après, parut un groupe de nouveaux personnages qui s'avançaient d'un pas lent et majestueux. En tête de ce groupe marchait une jeune fille âgée de quinze à seize ans, habillée en fiancée; elle était admirablement belle, quoique pâle et tremblante; des larmes brillaient sur ses longs cils abaissés et tombaient comme une rosée de diamants sur les fleurs qui ornaient sa robe. A sa droite marchait un grand jeune homme habillé splendidement, et qui la conduisait par la main. A sa gauche était un vieillard en manteau de velours brodé d'or et garni d'hermine; ses cheveux, blancs comme la neige, donnaient à sa fière et inflexible figure la superbe, mais sévère expression d'un prêtre du paganisme conduisant au bûcher une victime désignée par la loi. Derrière ce groupe s'avançaient beaucoup d'autres personnages, dont les vêtements splendides se mariaient par mille couleurs gaies et brillantes; seulement, leurs figures ne répondaient pas à tous leurs habits de fête : tous paraissaient soucieux et tristes et jetaient de temps en temps un regard de compassion sur la belle jeune fille. Le visage seul du jeune homme qui la conduisait par la main resplendissait de paix et d'orgueil.

Quand ce groupe passa devant les fenêtres où se tenait

le baron de Kœln avec sa société, le baron, ayant jeté un regard sur la jeune fille, poussa un cri de terreur et s'écria involontairement :

— C'est Agnès! à sa droite est mon bisaïeul François, à sa gauche, le comte d'Orby!

Effectivement le vieillard et la jeune fille étaient les originaux des deux portraits.

En ce moment, le franciscain, perçant la foule, se mit au premier rang, de sorte que le cortége de noces devait passer à côté de lui. Plusieurs personnes s'inclinaient au passage du vieillard. Quand le groupe arriva devant le franciscain, celui-ci s'inclina jusqu'à terre et laissa échapper de ses mains un chapelet en corail qui roula juste aux pieds de la fiancée. A la vue de ce chapelet, elle s'arrête tout à coup, pousse un cri, et, saisissant la main de son père, tombe évanouie.

Une grande confusion se fit dans toute la salle.

—Comte, dit le vieillard en s'adressant au jeune homme qui conduisait auparavant la jeune fille, allez à l'église avec tout ce monde. Le mal d'Agnès passera bientôt; je la ramènerai moi-même.

Le jeune homme s'inclina en silence et s'éloigna. Tout le monde sortit avec lui.

Le père et la fille restèrent seuls.

— Un flacon de sels! cria le vieillard aux deux pages qui se tenaient immobiles comme des statues; fermez les portes, placez-vous dans l'autre chambre, et que personne n'entre ici. Allez!

Les pages disparurent. Un moment après, l'un d'eux revint avec un flacon de sels, le tendit au vieillard en s'inclinant, et sortit précipitamment.

Le vieillard ouvrit le flacon et le fit respirer à la jeune fille, qui ne reprenait pas ses sens.

Quelques minutes après, la porte s'ouvrit lentement, et un homme d'un aspect hideux rampa dans la salle comme un serpent. Le vieillard, qui l'aperçut, lui jeta un regard de colère :

— Comment oses-tu entrer, quand j'ai défendu la porte? s'écria-t-il. — Pardonnez, mon noble maître! répondit l'homme en se roulant sur lui-même; j'ai osé enfreindre la consigne il est vrai, mais le motif en est urgent : Montefiori est au château.

Ces paroles tombèrent comme la foudre sur le vieillard, qui tressaillit de tous ses membres.

— C'est impossible! s'écria-t-il enfin ; il sait qu'il payerait de sa tête une pareille audace. D'ailleurs, il doit être loin à l'heure qu'il est...

Le petit homme sourit.

— Pour les amoureux et les ivrognes, il n'y a ni péril ni distance, baron! il est ici, vous dis-je : la sentinelle l'a vu. Montefiori est travesti en franciscain. — Malheureux! hurla le vieillard, c'était donc lui... tout à l'heure!... Gotard! et pourquoi la sentinelle ne l'a-t-elle pas saisi? Réponds donc, misérable! — Ah! oui! il est facile de le saisir! riposta le délateur. Montefiori n'est pas un de ces

hommes qui se laissent prendre vivants! D'ailleurs, quel bruit cela n'aurait-il pas fait?... Vous-même, noble baron, vous avez ordonné qu'on laissât entrer tout le monde : rien d'extraordinaire que la sentinelle l'ait perdu de vue au milieu de toute cette foule. On a fait tout ce que l'on pouvait faire, et on me l'a fait savoir. — Fais lever le pont, dit le vieillard, et que personne ne sorte du château. Tu m'en réponds sur ta tête! tu entends! Sitôt qu'Agnès reviendra à elle, je descendrai... et alors, je te jure qu'il ne sortira pas vivant d'ici! Va!

Gotard s'enfuit. Agnès commença à reprendre ses sens. Quand elle revint complétement à elle, le vieillard la prit par la main :

— Qu'est-ce donc, ma fille? dit-il sévèrement.

Agnès, au lieu de répondre, commença à pleurer et tomba à genoux devant lui. Le vieillard la releva avec force.

— Je te donne dix minutes, dit-il, sans changer l'expression de sa voix. Souviens-toi que je n'ai jamais manqué à ma parole! Dans dix minutes tu viendras avec moi à l'église.

Agnès voulut répondre, mais le vieillard se leva vivement de son siége et sortit en fermant la porte à clef.

Quand la pauvre fiancée se retrouva seule, elle se mit à genoux, joignit ses mains et murmura, en levant son beau regard vers le ciel :

— Dieu! sauvez Louis!

En ce moment, une porte secrète s'ouvrit dans la boiserie, et le franciscain, se précipitant dans la salle, s'élança vers la jeune fille.

— Agnès! dit-il, en la serrant sur sa poitrine! Agnès!

— La jeune fille jeta ses bras d'albâtre autour du cou de son amant, et resta quelques minutes sans pouvoir prononcer un mot.

Enfin ses mains se détendirent; elle repoussa faiblement Montefiori.

— Folle que je suis! murmura-t-elle en regardant autour d'elle avec terreur. Ne perds pas un temps si précieux! Chaque minute est un péril. J'étais résolue à mon propre malheur, mais te voir prisonnier... peut-être la mort!... Oh! c'est au-dessus de mes forces! Ne me dis rien! je ne veux pas savoir ce qui t'a amené ici... Fuis! fuis! unique ami de mon cœur! Et la jeune fille tendit au franciscain ses mains tremblantes. — Agnès! dit Montefiori d'une voix calme et solennelle, un bonheur au-dessus de mon espérance m'attend. Je voulais te voir une dernière fois, et emporter cette nouvelle douleur Heureusement c'est impossible! Je ne voulais pas troubler ta fête, je ne voulais pas être reconnu; mais ce chapelet, que je laissai tomber par mégarde, m'a trahi. Tu savais qu'il ne pouvait appartenir à personne qu'à moi...

Montefiori s'interrompit pour un moment, puis il poursuivit en baissant la voix :

— Connaissant toutes les issues de ce château, je pou-

vais me cacher dans cette salle. Une pensée invincible m'attirait à voir ta souffrance dont j'étais cause; je voulus m'en venger. Je me tenais derrière cette porte secrète, quand tu étais sans connaissance; j'ai entendu tout ce qui s'est passé. Le misérable Gotard apprit à ton père que j'étais au château : le baron ordonna de lever le pont, de fermer toutes les issues, et jura de ne pas me laisser sortir vivant; et tu sais comme il tient ses serments. Agnès! je dois mourir; mais au moins je ne verrai pas ton mariage!

A mesure que parlait Montefiori, les traits d'Agnès prenaient une expression nouvelle. Elle prit une ressemblance frappante avec son père; toute sa faiblesse de femme disparut; une volonté ferme et inébranlable, mêlée d'une douce espérance, se refléta dans ses regards. Elle se leva de son siége, prit par la main Montefiori, fit quelques pas dans la salle, et s'arrêta.

— Louis! dit-elle d'une voix basse et vibrante, il est vrai, mon père ne changera pas sa parole : tu dois mourir; mais tu ne mourras pas seul... Tu dis que tu connais toutes les issues de ce château? mais je suis sûre que tu ignores celle qui nous ouvrira la voie de la liberté éternelle! Écoute : cette dalle du parquet sur lequel nous nous tenons recouvre une oubliette. Au-dessous de nos pieds est un gouffre qui a englouti jadis bien des victimes de la haine et de l'ambition... Là, nous trouverons le repos, ue nous avons vainement cherché dans la vie, et nos

corps mêmes ne seront plus séparés. Nous avons trop souffert pour regretter la vie? — Agnès! Agnès! s'écria Montefiori avec passion, un sacrifice semblable est trop grand pour moi. Vis! tu es jeune; je mourrai bien tout seul!—Seul? répéta la jeune fille avec un sourire navrant, et le désespoir me laissera-t-il seule un moment? Ne me criera-t-il pas à chaque instant du jour et de la nuit : « Femme, tu as vu la mort de ton amant, et tu vis! » Non! non! Louis, poursuivit-elle avec feu, et ses joues éclatèrent d'une vive rougeur, ne pense pas que je fasse un sacrifice. La mort avec toi est le seul bonheur qui puisse nous survivre! mais dépêchons. Dans un moment, mon père peut revenir, et tu es perdu!

Elle s'approcha du mur, toucha un bouton caché dans la boiserie, et une des dalles du parquet commença lentement à s'enfoncer. Bientôt un long carré noir, comme la bouche béante d'une tombe, s'ouvrit devant eux.

Louis et Agnès se prirent par la main, et, arrivés sur le bord de l'ouverture, s'arrêtèrent immobiles. Tous deux se taisaient. Il semblait que l'approche de la mort leur donnait des sentiments nouveaux.

Enfin Agnès rompit le silence, et dit d'une voix qui semblait sortir de son âme :

— Louis! prions Dieu pour mon père! qu'il nous pardonne, comme nous lui pardonnons! — Oh! s'écria Montefiori, en la serrant fortement sur sa poitrine, et la tenant longtemps embrassée : Tout pour toi!

En ce moment la porte s'ouvrit avec fracas et le vieillard apparut sur le seuil.

— Mon père! mon père! s'écria Agnès.

Louis et Agnès se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et disparurent.

Le vieillard avait tout vu. Il s'approcha de la dalle ouverte et prêta l'oreille : le silence seul lui répondit.

— Il y a trois cents coudées, murmura-t-il..... des pierres..... ils ne sont plus! et le vieillard de sa main tremblante toucha le ressort, et la dalle se referma lentement.

A peine la trace de ce double crime avait-elle disparu, que l'on entendit un bruit confus de voix derrière la porte.

Plusieurs femmes habillées richement entrèrent dans la salle avec tous les signes d'une extrême agitation. Derrière elles se pressait une foule nombreuse... Mais à mesure que la salle se remplissait de tous ces personnages, les lustres commençaient à pâlir, toutes les figures prenaient un coloris fantastique et disparaissaient peu à peu dans le brouillard, qui remplit bientôt toute la salle.

Quand le brouillard lui-même fut dissipé, le baron de Kœln et sa société se sentirent comme réveillés d'un songe. La salle était devenue déserte. Les rayons argentés de la lune, tamisés par les vitres, répandaient assez de lumière pour distinguer les objets. Les riches tentures, les siéges dorés, les coupes et les armures resplendissantes, tout avait disparu! A quelques pas du baron et de ses hôtes, le foyer

mourant devant la cheminée éclairait à peine Cagliostro, qui se tenait encore devant.

L'Anglais revint à lui le premier.

— Merveilleux! incompréhensible! s'écria-t-il enfin. Si Cagliostro n'est pas un mage, c'est le plus grand physicien du monde!

Cagliostro ralluma la bougie, étouffa le brasier et s'approcha du baron.

— Êtes-vous content, monsieur? dit-il d'une voix un peu altérée.

Le baron sans répondre serra la main du comte.

— J'ai fait ce que j'ai pu, poursuivit Cagliostro, c'est à vous d'accomplir le reste : retrouver, si l'on peut, et ensevelir ceux qui ont été privés jusqu'à ce jour d'un tombeau.

Ces paroles produisirent un tel enthousiasme chez l'Anglais, qu'il s'écria en sautant de la fenêtre :

— Baron! s'il faut descendre par l'oubliette, faites-moi donner des cordes et une lanterne, j'y descends le premier!

Le baron devint pensif.

— Non, dit-il après un moment de silence; quoique j'aie entendu dire, il est vrai, qu'il existait jadis ici une oubliette, je crois néanmoins qu'il nous serait difficile de la retrouver et encore plus difficile d'y passer maintenant. Laissons cela pour le dernier moyen. Mais voilà ce que l'on pourrait tenter. Dans le caveau qui se trouve

sous cette salle, on a découvert, il y a quelques années, un étroit couloir conduisant sous terre. Je n'y prêtai dans ce temps aucune attention, et j'ordonnai de le murer. Aujourd'hui il pourrait, je pense, nous être de quelque utilité.

Le baron prit Cagliostro par la main et sortit. Toute la société les suivit.

Quelques minutes après, tout le monde entrait au caveau, qui avait la même dimension que la salle.

On commença à démolir les briques qui recouvraient l'ouverture du couloir.

Pendant ce temps, l'Anglais avait pris une lanterne et commencé à inspecter le caveau. Il avait un plafond en ogives qui reposait sur de larges pilastres.

— Baron! baron! s'écria l'Anglais s'approchant d'un de ces pilastres, si la vision est vraie, voici la colonne qui contient l'oubliette; j'ai remarqué la place de la dalle, et en calculant l'espace, elle doit recouvrir le faîte du pilastre.
— Eh bien! nous allons voir si nous n'en retrouverions pas la base, dit le baron.

Enfin on démolit l'entrée du couloir, et un escalier étroit et humide se présenta aux yeux de la société.

Le baron demanda une lanterne et commença le premier à descendre avec précaution. Le reste de la société imita son exemple. A mesure que l'on s'enfonçait dans les profondeurs de la terre, l'air devint si lourd et étouf-

fant que plusieurs personnes de la société revinrent sur leurs pas; le reste, aiguillonné par la verve intarissable de l'Anglais, suivait le baron d'un pas assez sûr. Quand ils eurent encore descendu quelques dizaines de marches, le couloir se partagea en deux. Du côté gauche on entendait le bruissement de l'eau.

Le baron s'arrêta irrésolu.

— Allons à droite, fit l'Anglais; évidemment, à gauche se trouve une citerne ou une source. Dans le bon vieux temps on savait si ingénieusement cacher les hommes, que, même après leur mort, personne ne pouvait les retrouver. Ordinairement ces sortes d'oubliettes touchaient le bord d'une rivière, pour que l'on pût au besoin y précipiter le cadavre. Mais, puisque le pilastre dont je vous ai parlé se trouve à droite, allons-y!

Tous les assistants tressaillirent, en songeant combien de victimes avaient disparu dans de pareilles oubliettes sans laisser de trace ni de leur mort ni du crime qui les y précipitait.

Le baron et Cagliostro prirent à droite.

Effectivement, quelques minutes après, ils arrivèrent à une porte large et basse, qui, au dire de l'Anglais, devait se trouver dans la base du pilastre. Cette porte n'avait pas de serrure, et tous les efforts pour l'ouvrir ou pour la briser restèrent inutiles. Le couloir étroit, où l'on ne pouvait avancer qu'un à un, gênait extrêmement les efforts des travailleurs, et la porte semblait hermétique-

ment fermée. Enfin l'Anglais, perdant patience et craignant de rencontrer quelque opposition à une découverte si curieuse, saisit la barre de fer des mains de l'un des travailleurs, et assena un coup furieux au bas de la porte. Une exclamation joyeuse échappa à tous les assistants : la porte, au grand étonnement de tous, céda, mais d'en bas; de sorte qu'à chaque nouveau coup sa partie inférieure s'éloignait. Évidemment elle tournait d'en haut à la manière d'une soupape. Bientôt l'ouverture fut assez grande pour que l'on pût y entrer en se baissant un peu.

Quand le baron eut éclairé l'intérieur de la colonne, dont le faîte se perdait dans les ténèbres, deux cadavres se présentèrent aux yeux surpris de la société; ils étaient couchés sur de grosses pierres formant le plancher de l'oubliette. Un de ces cadavres était en longue robe de moine, avec un chapelet rouge sur la poitrine... L'autre était une femme en riches habits brodés d'or... leurs figures étaient jaunies comme du parchemin; les habits étaient d'une couleur incertaine, et déchirés en plusieurs endroits. Au reste, ils s'étaient conservés d'une manière incroyable...

Le baron couvrit ses yeux de sa main; il ne put supporter la vue de ces cadavres séculaires dont les ombres, il y a quelques moments encore, étaient si pleines de vie.

Cagliostro semblait distrait et rêveur...

L'Anglais seul paraissait douter de ses yeux mêmes. Il

plia le genou et toucha le chapelet du franciscain... Tout à coup, toute la société poussa un cri d'effroi et se recula. L'Anglais lui-même bondit en arrière : le chapelet seul était resté dans sa main; les morts ne purent supporter l'attouchement du vivant, ils se réduisirent en poussière...

Alors Jean, baron de Kœln, prit ce chapelet des mains tremblantes de l'Anglais, et, remontant le souterrain, le fit suspendre comme une relique, ou plutôt comme un sanglant souvenir, au portrait d'Agnès. Le lendemain, le baron fit dire au château la messe des morts, et réunit enfin dans une même tombe les cendres d'Agnès et de Montefiori.

. . . .

— Et voilà, messieurs, poursuivit le narrateur en étendant sa main vers la châsse, voilà ce chapelet de corail. Je l'ai vu dans ma jeunesse encore suspendu dans la salle des portraits, et sans doute pour conserver ce souvenir, quand la salle tomba en ruine, le dernier seigneur de ce château le prit et le fit mettre dans cette châsse.

Le narrateur se tut.

Ce récit, plein d'un intérêt si poétique par son surnaturel même, fit sur nous tous une impression profonde. La belle figure de la princesse était devenue pâle comme le bouquet de lis qu'elle tenait de ses mains jointes. Son regard, empreint d'une douce rêverie, était fixé sur l'étranger.

La tante de la princesse essuya ses yeux et murmura un compliment au narrateur, qui s'inclina profondément et fit quelques pas en arrière.

Alors, mus par un nouvel intérêt, nous nous précipitâmes tous vers cette châsse de bois, pour examiner de nouveau ce chapelet, comme s'il avait changé de forme en devenant le sujet d'une légende mystérieuse.

Dans les manières, dans l'expression de la voix et surtout les paroles de l'étranger, j'avais cru saisir quelque chose qui avait échappé à notre société : c'était que l'étranger racontait cette aventure de Cagliostro, plutôt en adepte qu'en simple narrateur.

Je quittai donc les dames qui s'étaient éloignées et je m'approchai du groupe des étrangers, en cherchant le narrateur des yeux pour lui faire mes compliments d'abord, et pour nouer ensuite conversation avec lui; mais il n'était plus là. Je demandai à ces messieurs ce qu'il était devenu, et qui il était; mais ils me répondirent qu'ils voulaient me faire la même question, pensant que ce monsieur était de notre société. Ils ne le connaissaient donc pas non plus. Quant à ce qu'il était devenu, apparemment qu'il était sorti pendant que nous nous pressions pour examiner une seconde fois le chapelet. Craignant qu'il ne fût parti sans que je susse même son nom, j'allai le chercher dans toutes les chambres du château. L'étranger était devenu introuvable. J'arrivai ainsi jusqu'au vestibule, où j'aperçus un monsieur qui venait à ma rencontre. Je le reconnus pour celui qui donnait le bras

à notre narrateur. Enfin je tombais sur quelqu'un qui le connaissait apparemment.

— Monsieur! lui dis-je en l'abordant, vous me voyez en un véritable désespoir d'avoir oublié de témoigner mon admiration à la personne qui était avec vous. Son récit m'a charmé aussi bien que toute notre société. Pourriez-vous me dire ce qu'il est devenu? — Monsieur, répondit mon interlocuteur, j'en suis bien fâché pour mon ami : il vient de partir à l'instant même. — Quel dommage! m'écriai-je désappointé; mais au moins vous pourriez me dire le nom de votre ami, pour que je sache au moins qui nous a procuré ce plaisir?— Certainement, monsieur, répondit-il : c'est Emmanuel Bianchi.— Emmanuel Bianchi! m'écriai-je stupéfait; quoi! celui qui vit en Amérique. — C'est-à-dire qui *vivait*, me répondit mon interlocuteur en souriant. Emmanuel Bianchi vient d'arriver il y a une semaine tout au plus... — Et vous, monsieur, connaissez-vous bien cette personne? dis-je de plus en plus étonné. — J'ai l'honneur d'être un de ses amis, comme je vous l'ai dit déjà, répondit mon interlocuteur surpris aussi sans doute de mes questions. — Mais qui êtes-vous donc vous-même, monsieur, vous qui avez pour ami un homme tel qu'Emmanuel Bianchi! m'écriai-je enfin hors de moi et oubliant toute l'inconvenance d'une pareille demande. — Monsieur, je me nomme Gaspar de Wanderberg.

FIN.